

L'ENTRAIDE ÉCONOMIQUE

La lumière au bout du tunnel

pages 2 et 3



Robert Arcand, nouveau président
des Sociétés d'entraide

Le navire reprend la mer

Au printemps de 1981, une série de reportages signés Yolande L'Écuyer au réseau TVA devait ébranler dans ses fondations mêmes l'une des institutions financières les plus dynamiques et les plus prometteuses du Québec.

Les sociétés des Caisses d'entraide économique, petits épargnants dans la majorité des cas, allaient vivre à compter de ce moment-là des semaines d'angoisse profonde, jusqu'à ce que le gouvernement du Québec apporte des garanties minimales de survie. Sur cette base, de nouvelles figures se sont imposées à la tête du mouvement et paraissent en bonne voie de renflouer l'épave.

Yolande L'Écuyer a accepté l'invitation de PLUS de faire le point de cette opération de sauvetage. Son texte paraît en pages 2 et 3.

Dans l'intervalle, la hausse prodigieuse du dollar américain cause des soucis singulièrement pénibles aux Français. Jean-François Lisée explique, en page 4, pourquoi la France se trouve plus touchée que d'autres par l'ascension du dollar.

De son côté, Huguette Laprise s'est rendue à Hiroshima et Nagasaki cette semaine à l'occasion du 38e anniversaire des bombardements atomiques sur ces villes, les premiers de l'histoire. Elle en profite, en page 5, pour établir des comparaisons entre ces bombardements et ceux susceptibles de survenir à partir des engins dont Américains et Soviétiques décorrent l'Europe présentement.

De retour en Amérique, le coup d'État survenu cette semaine au Guatemala ne paraît pas devoir modifier sensiblement l'orientation politique intérieure de ce pays. Il ne devrait pas par exemple freiner le mouvement d'exil de plusieurs Guatémaltèques vers le pays voisin au nord, le Mexique. Pierre Saint-Germain rend compte en page 6 d'une conversation avec un missionnaire canadien qui vit avec ces réfugiés.

On trouvera également dans le PLUS de cette semaine une entrevue exclusive qu'a accordée à René Viau l'homme pressenti pour occuper le poste de directeur du Musée des Beaux-Arts de Montréal, Alexandre Gaudieri, cet Américain à qui le gouvernement fédéral veut bloquer l'accès au pays en invoquant ses règlements d'immigration.

La Rédaction

LA FOLIE DE L'ÉTÉ

LA PLANCHE À VOILE

page 13



Alexandre
Gaudieri
explique à
plus
comment il
voit le Musée
des beaux-arts
page 13

L'île
des Soeurs:
la forêt
et le lac
sont
menacés

page 8

LE CHARME DISCRET DU PAYS DE L'ÉRABLE

pages 10 et 11



Serge Grenier

L'EMPIRE DES SENS

THÉÂTRE

13 troupes, 52 spectacles

Enfants! Vous avez entre quatre et douze ans? Vous serez en sabbatique du 19 au 26 août? Le 10e Festival québécois de théâtre pour enfants (une multinationale de quatre pays) vous propose plein d'activités. Demandez à votre secrétaire (maman?) de bloquer des dates dans votre agenda, investissez 2,50\$ par action théâtrale à même votre fonds consolidé (tirelire?). À défaut de liquidités, demandez une subvention gouvernementale (papa?) Réunissez quelques collègues, glissez un sandwich ou deux dans votre attaché-case (boîte à lunch E.T.?) et faites-vous conduire au parc Lafontaine par le chauffeur (CTCUM?).

CUISINE

Ah! les fraises et les framboises

Des côtelettes ou des escalopes de veau enfarinées qu'on saute au beurre à feu vif puis qu'on flambe au cognac. On retire le veau qu'on garde au chaud. Au fond de cuisson on ajoute ¼ de tasse de vinaigre de fraise (ou, encore mieux, de framboise) qu'on réduit. On épaissit avec de la crème, on sale, on poivre. On verse sur le veau, on garnit de fraises (ou, encore mieux, de framboises). On mange.

PROMENADE

Rue Stanley

Courte mais dense, elle prend naissance à la gare Windsor pour mourir à l'avenue Docteur-Penfield. De la gare au boulevard Dorchester, petit bout de rue moche flanqué de parkings et de terrains vagues. Le boulevard traversé, elle s'anime. Passés le bon chic du Centre Sheraton et la zone d'ombre de l'hôtel Windsor, la rue Stanley se bigarre, se fait grosse du Centre Limelight où règne la plus franche galeté, accouche d'une faune hétéroclite, racole. Désinvolte, elle enjambe la Catherine lumineuse, s'offre le Blitz où il est bien, lorsqu'on est punk, d'être vu, puis se met à ruisseler de restaurants de toutes nationalités qui feraient la joie

de Perez de Cuellar, cache à moitié arcade, taverne, bars, discos, boutiques, et se paie parfois une chambre au YMCA. Après avoir eu ses nerfs, elle s'apaise au nord de Maisonneuve dans quelque restaurant bien tenu (le Marignan? La Locanda Florentine?) ou en admirant le nouveau siège social d'Alcan. Elle attend d'avoir traversé la rue Sherbrooke pour étaler son opulence: l'une des plus belles rangées de maisons victoriennes du Golden Square Mile. Elle s'attendrit un instant sur les petites pelouses bien tondues, salue au passage quelques façades joliment ouvragées et s'essouffle en finissant de gravir la côte avant d'aller mourir dans les bras du Docteur Penfield.

VINS

Maison

Non, pas le vin maison! La Maison des vins! Celle de Québec loge dans une maison historique flambant neuve tout ce qu'il y a de bien où oenophiles libéraux et péquistes oublient un instant leurs querelles. Celle de Montréal, presque gênée de s'afficher, est située dans un édifice terne de l'avenue Président-Kennedy. Intérieur austère, voire glacial. La plus agréable est celle de Hull. Un personnel particulièrement compétent et aimable. Le Tout-Ottawa francophone et diplomatique y court. Le Tout-Ottawa anglophone, lui, préfère encore s'adonner aux vins ontariens, ces merveilleux produits des cépages de la région du canal Welland.

MAGAZINE

À vous de jouer

Scrabbleurs, bridgeurs, amateurs d'échecs, de backgammon, de mots croisés, d'énigmes ou de jeux de toutes sortes, ne me dites pas que vous ne connaissez pas ce magazine (français) qui s'appelle «Les jeux de l'esprit». Dirigé par Omar Sharif, l'acteur qui passe sa vie à jouer. Publié à tous les deux mois. Cent pages de jeux offerts à votre sagacité. Et de difficiles réussites (jeux de cartes divinatoires) inventées par Marie-Antoinette et Napoléon. Divines. Mais quand on sait ce qui leur est arrivé, pas très divinatoires.

L'entraide économique: la relance, c'est parti



Yolande L'Écuyer

D'aucuns avaient prédit la fin du mouvement des caisses d'entraide économique à la suite de la crise de liquidités qui les avait secouées en juin 1981. Certains, dont le journal Finance, situaient même cette échéance en 1983. Le calendrier de remboursement des certificats de conversion était en effet inquiétant: 130 millions \$ pour cette seule année. «Mission impossible», concluait le journal.

Pourtant le bilan financier des 57 sociétés d'entraide actives, rendu public en juin dernier lors de l'assemblée annuelle, indiquait que leur actif total se chiffrait à 757 millions \$, avec un bénéfice d'opération de 2 millions 700 mille \$ pour les trois premiers mois de l'exercice financier 1983. Quant aux liquidités, elles atteignaient 115 millions \$.

«L'entraide économique est encore une force dans notre milieu, mais une force qui s'ignore, une force qui dort», concluait son nouveau président, Robert Arcand, ancien banquier converti en homme d'affaires et devenu propriétaire d'une entreprise manufacturière d'équipements forestiers dont le chiffre d'affaires atteint 10 millions \$, Harricana Metal d'Amos.

Pour bien comprendre la survie de ce mouvement, il faut compter avec son extraordinaire vitalité. La moyenne de progression de l'entraide économique avait été de 70 p. cent entre 1968 et 1981 même si les méthodes de mise en marché n'étaient pas toujours orthodoxes. La magie du rendement assuré de 10 p. cent sur l'épargne avait fait mouche et l'idée de contribuer au développement économique régional, cela en pleine fièvre nationaliste, avait fait le reste.

Peu d'entraïdistes s'étaient cependant préoccupés de comptabiliser le rendement réel sur leurs épargnes, une fois les frais d'administration acquittés. La notion de capital de risque qu'impliquait un investissement dans une caisse d'entraide n'était pas très bien définie et c'était plutôt l'image d'une coopérative d'épargne et de crédit qui primait dans l'esprit des épargnants.

Ces derniers avaient d'ailleurs abandonné la gestion de leurs fonds à une équipe d'administrateurs, la plupart des hommes d'affaires régionaux qui faisaient presque office de permanents, leur mandat étant renouvelé la plupart du temps aux assemblées annuelles.

Redressement

La crise de liquidités qu'allait connaître le mouvement en 1981 à la suite de la hausse des taux d'intérêt et de la série de reportages du réseau TVA sur la gestion et l'administration de ces institutions financières fut le signal d'une opération de redressement sans précédent dans l'histoire de ce mouvement.

Entrepris par l'équipe de Justin Dugal, le plan de relance allait donner un tout autre visage aux caisses d'entraide. Du statut ambigu de coopératives qu'elles détenaient sous l'ancienne législation, elles allaient clairement prendre le statut de banques d'affaires régionales sous l'appellation de «Sociétés d'entraide».

Pour faciliter cette transition, le ministre québécois des Finances, Jacques Parizeau, fit adopter la loi 40 qui allait convertir en capital-action 25 p. cent du capital social

de ces institutions financières. Il s'agissait de leur donner les assises et la stabilité financière qui leur faisaient cruellement défaut avec l'ancienne formule des dépôts remboursables sur demande. Le ministre Parizeau y alla même d'un généreux dégrèvement fiscal d'à peu près 100 millions \$ à l'intention des membres qui se trouvaient spoliés en quelque sorte d'une partie de leurs épargnes.

Il y eut des protestations, certes, contre cette façon de procéder mais les deux votes décrétés par le gouvernement en février et en mai 1982 donnèrent une majorité de oui dans 63 des 75 caisses d'entraide alors existantes. Ce résultat venait confirmer que l'entraide économique avait réussi à convaincre plusieurs Québécois de la nécessité de régionaliser leurs épargnes.

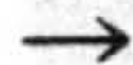
Le mouvement allait connaître d'autres ratés avec la démission surprise de Justin Dugal à la suite de la tentative malheureuse de déménager en pleine nuit le siège social d'Alma à Québec. Et l'on souleva une fois de plus la question de la survie du mouvement. Mais l'arrivée au gouvernail de l'homme d'affaires abitibien Robert Arcand fit taire une fois de plus les craintes.

La chaîne de confiance

Le nouveau président mise surtout sur la consultation et la confiance à l'intérieur du mouvement. «Nos clients nous ont démontré sans équivoque que le dégel des fonds n'est pas l'occasion d'une nouvelle ruée aux guichets. Au contraire, ils laissent leur argent et font même de nouveaux dépôts»,



Rebâtir la chaîne de confiance



devait-il déclarer à l'issue de l'assemblée annuelle en juin dernier. Et il ajoutait «La chaîne de confiance est facile à rebâtir si on réalise simplement jusqu'à quel point nous avons changé. Nous ne sommes plus les mêmes. Nous avons gravi plusieurs échelons dans l'échelle de la maturité. Nous sommes plus lucides, plus rationnels, plus déterminés. Nous nous sommes posé les vraies questions. Nous avons apporté les bonnes réponses et chacun de nous y a participé.»

L'une de ces réponses, c'est le programme de régionalisation entrepris justement par le nouveau président. Ce programme vise la fusion de 57 sociétés d'entraide en 15 unités régionales comprenant un actif d'au moins 25 millions \$. Ces nouvelles sociétés régionales jouiront d'une meilleure solidité financière puisqu'elles répartiront les risques sur toute l'étendue d'une région. Le cas de la caisse d'entraide K.R.T. à Rivière-du-Loup qui a dû être liquidée parce que la récession économique avait particulièrement affecté cette ville est un bon exemple, selon monsieur Arcand. C'est ce que l'on veut éviter à l'avenir.

La régionalisation aura aussi pour effet de rationaliser les opérations et de permettre la réalisation d'économies d'échelle, ce qui devrait assurer une meilleure rentabilité. La régionalisation est maintenant complétée dans deux régions, celle du Cœur du Québec et celle de l'Ouest du Québec. Elle est en bonne voie de réalisation

dans les autres régions dont l'Abitibi et l'on espère que le tout sera complété d'ici février 1984.

Recrutement

L'entraide a donc repris une certaine vitesse de croisière et devrait être en mesure de réanimer le recrutement à l'automne. Il précédera d'ailleurs de quelques mois seulement la reprise totale des activités de prêts. «Nous ne sommes pas complètement au bout de nos peines, précise Arcand, mais financièrement parlant, on peut justifier notre existence.»

Les bénéfices déclarés pour les trois premiers mois de l'exercice financier sont très encourageants et il prévoit même atteindre les 15 millions d'ici la fin de l'exercice, ce qui permettrait de commencer à verser des dividendes aux actionnaires. Le redressement de la situation économique et la baisse des taux d'intérêt ne sont pas étrangers à cette situation car les taux de délinquance dans les prêts ont considérablement diminué.

De plus, la liquidation de l'ancienne fédération des caisses d'entraide a rapporté plus que prévu, soit quelque 40 millions \$. Et ceci grâce encore une fois à la baisse des taux d'intérêt et aux profits réalisés par la vente de la Société nationale de fiducie, 2 millions 300 mille \$, le Mont-Tremblant, 750 mille \$ et la Place Jacques-Cartier à Québec, 2 millions \$.

Enfin les sociétés d'entraide récolteraient toujours, selon Arcand, un million et demi de dollars par mois alors que les demandes de remboursement des certificats de conversion se situent en moyenne à 4 p.cent de l'actif des sociétés. Mais pour que le programme de régionalisation s'avère un succès, il faut plus que jamais, selon le nouveau président, la confiance des épargnants. Et cette confiance c'est la reconnaissance que le réseau des sociétés d'entraide est unique et essentiel pour l'économie régionale.

Cette nécessité, elle ne fait aucun doute pour le ministre Jacques Parizeau. Selon ce dernier, il est vrai que les PME bénéficient maintenant de plusieurs sources de financement, que ce soit la Banque fédérale de développement, le Crédit industriel Desjardins, la Société de développement industriel, Roynat ou encore les Sodeqs.

Concurrence

Mais cela s'applique surtout aux entreprises manufacturières alors que les PME, ce sont aussi les petits commerçants comme les épiciers, par exemple, et souvent ils ne sont pas admissibles à ces prêts. Les caisses populaires ont commencé à occuper ce créneau, mais pas suffisamment selon le ministre. Il voit d'ailleurs d'un très bon oeil qu'une saine compétition s'installe entre ces deux groupes financiers dans les régions.

Tout est donc en place pour la reprise des activités à l'automne. Le plan d'action présenté à l'assemblée annuelle de juin a été approuvé par le nouveau conseil d'administration de la fédération sur lequel siègent maintenant 17 administrateurs, soit 15 représentants régionaux, un représentant des directeurs généraux et le président Robert Arcand.

Ce plan prévoit une rencontre avec chacun des actionnaires (ils sont plus de 193000) pour leur expliquer le nouveau fonctionnement des sociétés d'entraide ainsi que les avantages fiscaux qui leur ont été consentis par le gouvernement. On a d'ailleurs l'intention de conserver l'épargne systématique comme principal outil de recrutement mais sans les frais d'administration cette fois. Les dépôts à terme et les plans d'épargne-retraite seront les principaux produits financiers offerts mais il n'est pas exclu que l'on explore d'autres sentiers. On regarde même du côté des émissions d'actions.

L'objectif d'augmenter de 5 p.cent l'actif des sociétés d'entraide au cours de 1984 est-il réaliste cependant? Le financement des sociétés de développement de l'entreprise québécoise, les Sodeqs, est devenu de plus en plus difficile ces derniers temps et cela malgré les importants allègements fiscaux consentis par le gouvernement. C'est ainsi que deux des plus importantes Sodeqs, Sode-

com et Sodeq-Sodebec n'ont réussi à réaliser leur financement qu'en partie en 1982, soit 50 p.cent pour Sodecom et 10 p.cent pour Sodeq-Sodebec.

Les récents déboires financiers de Sodecom qui a dû radier des pertes importantes dans l'une de ses filiales, le Groupe Sodeq, n'ont rien fait pour arranger les choses. Il faut dire que le capital de risque que représentent ces investissements ne recueille toujours que très difficilement la faveur des Québécois. Et les sociétés d'entraide avec leurs 345 millions \$ en prêts commerciaux, 48 millions \$ en prêts industriels et 210 millions \$ en prêts personnels représentent une part importante de capital de risque même si une bonne partie des dépôts à terme sont maintenant protégés par la Régie de l'assurance-dépôt du Québec.

Économie d'échelle

Mais le président Arcand est confiant. Selon lui, les économies d'échelle réalisées par la régionalisation permettent déjà de payer des taux compétitifs sur le marché, soit ½ p. cent de plus que les banques.

Et alors: une situation comme celle qui s'est produite en 1981 est-elle toujours possible? Nous pouvons maintenant affirmer que non, répond Pierre Guerci, surintendant des institutions de dépôt, attaché à l'inspecteur général des Institutions financières. La loi 40 qui encadre maintenant les sociétés d'entraide est très sévère concernant les normes de liquidité, l'octroi des prêts, les placements, la divulgation des bilans financiers et les conflits d'intérêt, précise-t-il.

De plus l'Inspecteur des Institutions financières, ce nouvel organisme gouvernemental qui a remplacé l'ancien ministère des Institutions financières, est mieux structuré et il s'est doté de ressources humaines additionnelles, ce qui lui permet d'exercer une meilleure surveillance sur les institutions financières qui relèvent de sa juridiction.

L'organisme a déjà effectué une tournée d'inspection de toutes les sociétés d'entraide et cette tournée sera désormais annuelle, ce qui ne s'était jamais fait avant. L'opération régionalisation est aussi suivie de très près et des rencontres ont lieu avec les conseils d'administration de chacune des sociétés pour discuter de leur situation financière et de leur orientation. Les sociétés doivent enfin fournir des rapports financiers mensuels et si la situation n'est pas jugée satisfaisante, l'organisme gouvernemental a l'obligation d'intervenir.

Enfin la vocation de la nouvelle fédération des sociétés d'entraide, c'est avant tout de fournir à ses sociétés membres des services d'expertise en prêts et placement. D'ailleurs l'immobilisation de fonds pour des projets grandioses comme le Mont-Tremblant ou encore une compagnie d'assurance-vie est désormais hors de question.

Jusqu'à maintenant le diagnostic de l'organisme de surveillance gouvernemental est positif et l'on se réjouit de la façon dont l'entraide a pu reprendre ses affaires en main. L'on ne cache d'ailleurs pas un certain soulagement face à la tournure des événements.

Pour avoir en poche le portrait miniature de George Washington, il faut maintenant déboursier, en France, plus de huit francs. Sur son petit rectangle vert, dominant avec élégance l'inscription «one dollar», le premier président des États-Unis d'Amérique semble plus que jamais avoir l'oeil pétillant d'ironie.

Sait-il qu'il bat ses propres records de popularité, qu'on ne croit plus qu'en sa valeur, qu'on est prêt à croupir sous des taux d'intérêt réels inavouables pour le posséder?

Sait-il surtout — son sourire plus subtil que celui de Mona nous invite à le croire — qu'il contrarie les programmes économiques européens les mieux finagés, qu'il déjoue les efforts de redressement les plus douloureux, qu'on l'accuse à mots couverts de sabotage?

Les Français sont, en Europe, les premiers malades du dollar. Parce que leur économie souffre depuis longtemps d'une stagnation des investissements, d'une inflation plus forte que chez leurs partenaires, d'un déficit du commerce extérieur préoccupant et du coût élevé de ses réformes sociales.

Mais la colère des responsables français devant l'irrésistible ascension du dollar ne vient pas de ce que la devise américaine empire les maux de l'économie française mais bien plutôt de ce qu'elle empêche ou du moins en retarde une guérison autrement bien engagée.

Une simple «règle de trois» suffit à illustrer l'effet des hausses du dollar sur les finances françaises. Chaque fois que le dollar grimpe de 10 centimes, le déficit extérieur du pays augmente de 2 milliards de francs (environ 300 millions de dollars canadiens à 6F50 pour un de nos dollars). Au premier janvier, le dollar était à sept francs. La multiplication ne nécessite même pas l'utilisation de la calculatrice.

Les malheurs de la rigueur

Ce qui est un peu gênant dans cette affaire, c'est que le gouvernement socialiste demande, depuis le mois de mars, des sacrifices considérables à ses citoyens pour justement endiguer le déficit extérieur. Que l'on pense à l'impôt supplémentaire de 1 p. cent à l'emprunt forcé qui ajoute 10 p. cent à l'impôt versé, et surtout aux limitations de devises étrangères qui découragent le déplacement des Français à l'étranger.

Toutes ces mesures n'ont qu'un but: forcer les contribuables à dépenser moins, donc à acheter moins de produits étrangers, de façon à limiter les importations et à rééquilibrer la balance du commerce extérieur.

L'objectif: réduire ce déficit de 90 milliards de francs en 82 à 60 milliards cette année. En juillet, les chiffres étaient encourageants et l'objectif presque à portée de la main. Mais les économistes gouvernementaux avaient programmé leurs ordinateurs sur un dollar à 7 francs 40. Si la devise américaine reste à plus de huit francs, malgré tous les efforts imposés aux Français, le déficit restera au-dessus des 70 milliards de francs. Se serrer la ceinture, c'est déjà difficile; se la serrer pour rien, cela provoque un certain malaise. S'il n'y avait que le déficit extérieur, no-

Le dollar bouffe la France



Jean-François Lisée

tion quand même lointaine et abstraite, ce serait encore supportable. Mais l'ascension du billet vert a des effets plus palpables. Environ 40 p. cent des importations françaises se paient en dollars. Le pétrole est l'exemple le plus frappant, son prix n'a cessé de monter toute l'année malgré la stabilité du cours mondial. Le litre d'essence à la pompe a maintenant franchi la barre des cinq francs, cela représente 77 de nos cents.

Le gouvernement français, au terme d'un efficace contrôle des prix et revenus l'an dernier, avait ramené de 14 p. cent en 81 à moins de 10 p. cent en 82 son taux annuel d'inflation. Sur sa lancée, il vise 8 p. cent cette année, un objectif qui s'annonçait difficile mais réalisable, un objectif que le dollar à plus de 8 francs tourne en ridicule.

Contenir le déficit extérieur, réduire l'inflation sont les deux conditions essentielles d'une relance de l'économie française et d'une défense du franc, qui par ailleurs se porte très bien face aux autres monnaies européennes. On comprend aisément l'irritation que provoque chez le ministre français de l'Économie, Jacques Delors, les mauvais tours du dollar. «Le dollar à huit francs, a-t-il affirmé, n'est qu'une nouvelle traduction de la crise et du peu de cas que font les Américains de la situation économique, financière et sociale de leurs alliés.»

Jacques Delors n'est d'ailleurs pas le seul à se plaindre, même s'il le fait avec plus d'éclat. Son collègue allemand, Otto Lambsdorff, regarde monter le coût de ses importations d'un oeil aigri. Le prix de l'essence a gagné 5 p. cent en un mois. L'inflation allemande n'est pourtant que de 2,5 p. cent cette année.

Les promesses brisées

On connaît bien le grand coupable de la flambée du billet vert. Dans tous les journaux, surtout américains, on le décrit, on l'aus-

culte, on essaie de prévoir son prochain mouvement, sa croissance ou sa régression.

Le coupable: c'est d'abord un chiffre: 200 milliards de dollars, c'est le chiffre du déficit budgétaire américain. Il est à l'origine d'une chaîne ininterrompue qui va du budget militaire US jusqu'à la hausse du prix de l'essence à Munich.

Le drame, c'est que le premier maillon est une affaire strictement intérieure aux États-Unis. Malgré ses coupes claires dans les budgets sociaux, l'administration Reagan ne refuse rien aux généraux du Pentagone, ce qui creuse un déficit record du budget américain. Pour financer ce déficit, l'État doit emprunter sur les marchés financiers. En même temps, l'entreprise privée américaine, encouragée par la relance, a besoin de crédits pour investir. Il y a donc trop d'emprunteurs, l'argent devient rare, ce qui provoque la hausse des taux d'intérêt.

Ces taux étant plus élevés aux États-Unis qu'en Europe, les spéculateurs internationaux, notamment les détenteurs des fameux pétro-dollars, désertent les devises européennes pour acheter des millions américains qui rapportent plus. Le billet vert est de plus en plus demandé, il monte au détriment des autres devises. S'enchaînent ensuite les maillons «importations», «pétrole», et bien d'autres encore.

Les taux d'intérêt américains ont grimpé cette semaine (le «prime rate» est à 11 p. cent), le dollar a suivi.

Jacques Delors rappelle avec amertume qu'à Montebello, à Versailles et à Williamsburg, Ronald Reagan s'était engagé du bout des lèvres à réduire son déficit. Il s'est accru.

Et ce n'est pas près de changer, si l'on en croit le secrétaire américain au Commerce, Malcolm Baldrige, qui ajoute un maillon élec-

toral à notre chaîne: «La seule façon de faire baisser le dollar est de faire baisser les taux d'intérêt américains, ce qui suppose une réduction du déficit budgétaire fédéral. Mais ce problème ne sera sans doute pas traité avant que les élections présidentielles de novembre 1984 aient permis de demander aux électeurs s'ils préfèrent une réduction des dépenses fédérales ou une augmentation des impôts.»

Des avantages

«À quelque chose malheur est bon», dit le vieil adage français, et si l'on veut vraiment chercher le bon côté de la chose, on pourra suivre deux pistes. Celle des touristes d'abord. Les Américains, portés par la force de leur devise, traversent en hordes avides de vieilles pierres et de bons vins les tourniquets des aéroports français. On estime qu'ils sont 40 p. cent de plus cette année que l'an dernier, qu'ils restent plus longtemps, qu'ils dépensent plus d'argent.

Le magazine *Time* du 25 juillet évaluait que malgré l'inflation et grâce à la hausse du dollar, il coûtait en moyenne 15 dollars de moins à un Américain pour une chambre d'hôtel convenable et 3 dollars de moins pour un bon dîner parisien cette année qu'il y a trois ans.

«Les touristes américains ne demandent plus les tarifs lorsqu'ils arrivent à l'hôtel», affirme le directeur d'un coûteux palace du centre-ville. «J'étais là quand l'homme a écrit 8 francs au tableau de la banque», raconte un architecte new-yorkais. «Je vais passer la soirée au Moulin Rouge, pour 350 francs (54\$ can.), j'aurai un dîner et un spectacle; à New York, pour ce prix, j'ai un billet pour un show à Broadway, sans le champagne.»

Le même phénomène est observé côté canadien: l'ambassade affirme que son service consulaire est «presque débordé» de demandes diverses de touristes cana-

diens en France, visiblement plus nombreux que ces dernières années.

L'arrivée de ces touristes aux belles devises est certes réjouissante pour les coffres de la Banque de France, mais cette invasion ne permet en rien de remplacer les dizaines de milliers d'Allemands et d'Anglais qui ont décidé cette année de boudier la France. Si l'expression «effet pervers» a un sens, elle doit être employée ici. À l'annonce des mesures de restrictions des déplacements des Français à l'étranger, le spectre d'une Côte d'Azur tapissée d'un bout à l'autre de Normands, d'Alsaciens, de Parisiens et d'Auvergnats a effrayé les touristes européens qui sont restés chez eux ou sont allés faire un tour ailleurs. Résultat: 1983 sera une année, disons, grise pour le tourisme français.

La deuxième piste, c'est celle des industriels français qui prospectent les marchés étrangers. Le dollar fort rend les produits fabriqués aux États-Unis plus coûteux, les produits français plus concurrentiels.

Jacques Pillet, le trésorier du groupe nationalisé Saint-Gobain (activités: vitrage, isolation, fibres-ciment, papier-bois, etc.), raconte qu'en 78, alors que le dollar valait entre 4 et 5 francs, «on rencontrait les Américains partout sur notre chemin». Aujourd'hui, la concurrence se fait moins vive et Saint-Gobain en profite.

Il n'est pas le seul. Au total, les exportations françaises ont progressé de près de 5 p. cent en juin par rapport à mai et la tendance semble s'affirmer. Ce mouvement a cependant ses limites, puisque, comme le soulignent les staticiens de l'OCDE, «il ne sert à rien d'avoir un franc sous-évalué vis-à-vis du dollar si on ne vend pas les mêmes produits que les Américains», ce qui est généralement le cas.

Tout cela n'est guère enthousiasmant. Alors que faire? Prôner l'intervention des banques centrales sur les marchés? En dix jours, les banques centrales du Japon, d'Allemagne et des États-Unis ont dépassé un milliard de dollars, et le billet vert monte toujours.

Reste à parer au plus pressé, à prendre son mal en patience et à attendre les élections américaines de 84. Les cyniques pourront suggérer à Jacques Delors, dont on connaît les convictions religieuses, de s'adresser au Très-Haut. Mais Dieu pourra-t-il oublier que ce n'est pas sur le franc qu'on lui a fait l'honneur d'inscrire: «In God We Trust.»

Les deux seules bombes atomiques à n'avoir jamais été utilisées dans l'histoire de l'humanité furent lâchées sur le Japon. Par les États-Unis, pendant la dernière guerre: à Hiroshima, le 6 août 1945 et, trois jours plus tard, à Nagasaki.

Le « Garçonnet » comme les Américains avaient appelé la bombe destinée à Hiroshima réduisit tout en cendre sur 13 kilomètres carrés. Quant à « L'homme gras », il en fit tout autant sur 6,7 km² à Nagasaki. Dans les deux villes, le nombre total des victimes, morts, blessés, disparus, atteint en 1946, 589 694... 38 ans après, la bombe tue encore, à petit feu, des centaines de gens, chaque année. Ce sont les victimes des radiations. Elles seraient près d'un quart de millions.

— Je fus amené à parler de « cercles concentriques de la mort nucléaire », souligne le Dr Tatsui-chiro Azizuki, de Nagasaki, quand il qualifie les effets des radiations. Le Dr Azizuki soigne les victimes de la bombe atomique depuis le premier jour.

De l'uranium 235 et du plutonium 239 furent respectivement utilisés dans les bombes atomiques destinées à Hiroshima et à Nagasaki. Les neutrons s'embouffèrent dans le noyau de chacun de ces isotopes provoquant une réaction en chaîne de fission nucléaire et libérant une énorme quantité d'énergie. Celle dégagée à Hiroshima fut égale à 12,5 kilotonnes de TNT (trinitrotoluène) et à Nagasaki, elle fut de 22 kilotonnes. En explosant, la bombe atomique déclenche des explosions secondaires, des rayons thermiques et des rayons radioactifs qui agissent directement, simultanément et de façon complexe sur le corps humain. Ils causent des brûlures « thermiques ». Des blessures sont aussi provoquées par les explosions ainsi que par les radiations. Celles-ci sont de deux sortes: initiales, c'est-à-dire celles émises dans la minute qui suit l'explosion et résiduelles, toutes celles qui surviennent après.

Il y a 38 ans, « Garçonnet » et « L'homme gras »



Huguette Laprise



La puissance des deux bombes lancées sur le Japon était en tout à peine un trentième d'un mégatonne. Elle ne fit pas moins de 300 000 morts. Que ce soit les Pershing II, les Cruise ou les SS-20, on évalue leur puissance supérieure à 2000 fois celle de la bombe d'Hiroshima. On estime que si une bombe nucléaire d'un mégatonne explosait sur Tokyo aujourd'hui, le nombre de victimes serait supérieur à 5 millions. En mars dernier, un comité international de l'Organisation mondiale de la santé a prévu que si une seule arme nucléaire était un jour lâchée, les possibilités d'une guerre nucléaire pendant laquelle tout l'arsenal nucléaire mondial serait utilisé sont passablement élevées. On estime que le contenu de cet arsenal est égal à un million de fois la bombe d'Hiroshima. Une bombe du type Hiroshima a donc été ajoutée à l'arsenal nucléaire du monde toutes les 20 minutes ces derniers 38 ans! De plus, en tout, 1 375 es-

sais nucléaires (enfin, ceux connus) ont été conduits par les six puissances nucléaires: États-Unis, Union soviétique, Grande-Bretagne, France, Chine, Inde.

Pourtant, tout a été dit sur le nucléaire, à Hiroshima et à Nagasaki, pendant ces deux instants démentiels de 1945. Et aujourd'hui, les deux villes sont de véritables laboratoires humains. Pourquoi est-il alors nécessaire entre autres de mener des expériences nucléaires sur les chiens comme l'a ordonné le ministre canadien de la Défense, Gilles Lamontagne? Pourquoi, en effet, torturer de pauvres bêtes? À Hiroshima et à Nagasaki, les témoignages ne manquent pas. À Nagasaki seulement, on compte plus de 75 000 survivants de la bombe, plus deux tiers souffrant des effets des radiations.

L'homme a 38 ans. Il a l'âge du nucléaire, celui aussi des nouveaux Hiroshima et Nagasaki. En lui s'évalue le prix que la paix a coûté au Japon. Toute une géné-

ration perdue... Victime des radiations nucléaires, sa mère a donné naissance à un véritable légume. Il habite depuis des années dans un hôpital appelé — et c'est presque de la cruauté — la « colline de la grâce ». Y vivent aussi 377 autres victimes de la bombe atomique, elles souffrent principalement de cancers, 80 p. cent des femmes qui en sont affectées ont un cancer de l'utérus.

Quand le terrible engin l'a frappé, M. Sumiteru Taniguchi se trouvait sur sa bicyclette à deux kilomètres de l'épicentre de la bombe. Il avait 16 ans. Il était facteur. Il n'y a presque pas un endroit de sa peau qui n'est pas marqué de larges et profondes cicatrices. Il fut soigné dans un hôpital pendant près de quatre ans. « J'ai été sauvé miraculeusement de la mort » dit-il. Mais c'est pire: il vit une mort lente... Il a 54 ans. Il s'est marié, a eu deux enfants. Il est maintenant grand-père mais ce n'est pas par amour qu'il s'est marié.

Sa femme l'a connu pour la première fois la nuit des noces. « Personne, ajoute-t-il, ne voulait épouser un atomisé. » Il souffre aujourd'hui d'un cancer de la peau et a subi une dernière opération en juin dernier. « La tumeur est une masse si dure, si solide, dit-il, que le scalpel du chirurgien s'y est brisé. »

Des dizaines de fois, Mme Miyoko Yamaguchi, s'est allongée avec ses deux fillettes sur la voie ferrée pour que le train en finisse avec elles. Elle est aussi allée dans la montagne tout autant de fois pour se pendre à un arbre. Le 9 août 1945, elle était une jeune femme, mère d'une petite fille de un an, et enceinte. Elle ne fut pas blessée quand la bombe frappa la ville, car elle se trouvait dans le sous-sol d'un hôpital très éloigné de l'épicentre. Mais, juste à ce moment, son mari traversait en bicyclette la cible déterminée par les Américains. Plusieurs jours plus tard, elle retrouva son corps. Elle ne l'identifia qu'ainsi: la forme des langoustes qu'il ramenait à la maison s'était clairement fixée, imprimée, sur sa poitrine. Quant à elle, dans les mois qui suivirent, elle présenta tous les symptômes des radiations nucléaires: cheveux qui tombent, vomissements et selles avec sang, gencives qui saignent.

« Je traversais seule la cité qui brûlait. Je voulais rejoindre mes parents à la maison. Je ne la retrouvai jamais, mais sur ce qui je présume, devait être l'emplacement de notre maison détruite, je reconnus les cadavres calcinés de mes parents, deux jours plus tard. Moi je n'étais pas blessée du tout. Ce sont certains souvenirs qui reviennent à la mémoire de Mme K. Yamashina. Le nucléaire mit trois ans à produire ses effets sur elle: des boutons apparurent sur son visage. Elle ne put garder son emploi parce que les clients avaient peur d'elle. Puis ce fut l'hémorragie des gencives et sa peau se mit à noircir. Malgré ses séjours à l'hôpital et les médicaments, depuis 38 ans, la souffrance et la torture sont ses lots quotidiens. □

Les Japonais ne réagissent presque plus

Yamai Wa Kikara. C'est le mot de consolation que le premier ministre du Japon a exprimé à certaines victimes de la bombe atomique qu'il a rencontrées dans un hôpital d'Hiroshima. En français, cela pourrait se dire ainsi: « Avec un bon moral, vous pouvez guérir. » Le premier ministre Nakasone a ainsi été un des rares chefs à assister aux cérémonies marquant le 38^e anniversaire de la bombe atomique à Hiroshima. Les atomisés ne sont pas prêts d'oublier sa visite.

Cette remarque de M. Nakasone a en effet causé autant de remous au Japon que sa déclaration à Washington, en janvier dernier, à savoir qu'il ferait de l'Empire du soleil-levant, un « porte-avion indestructible. »

« Le premier ministre n'est pas suffisamment renseigné sur les effets du nucléaire », commente le maire de Nagasaki, M. Hitoshi Motoshima, un ardent partisan de la paix, engagé profondément dans la campagne anti-nucléaire.

« Nos souffrances ne sont pas

causées par la maladie, mais par la guerre, et plus encore par le nucléaire, réplique une victime, M. Sumiteru Taniguchi. Alors, même avec un bon moral, rien n'y fera. Entendre de tels mots m'a vraiment choqué. Cette torture, nos sentiments, personne, même pas nos médecins, ne peuvent les comprendre. »

Il y a plus que l'incompréhension. La question du nucléaire semble toucher peu de monde au Japon. Hiroshima et Nagasaki ne seront bientôt que chose du passé. Tout au plus demeureront-elles des symboles.

Au moment même où la torche de la paix était allumée dans le parc de Nagasaki, à la mémoire des victimes de la bombe atomique, le porte-avions nucléaire américain Midway accostait dans le port de Sasebo, à quelque 40 kilomètres de la ville. À peine 400 manifestants se sont rendus sur place: il y a une dizaine d'années, quand le même porte-avions avait mouillé à Sasebo, une trentaine de milliers de personnes étaient allées l'accueillir. La manifestation

avait dégénéré en émeute et fait des centaines de morts.

Le 2 août à Tokyo, une manifestation dans le cadre de la conférence internationale contre les bombes A et H, n'a réuni que 1 500 personnes. Pour la même cause, on en aurait compté facilement 500 000, voire un million de personnes, voilà dix ans.

Bien que le mouvement anti-nucléaire au Japon soit conscient de son importance au sein du mouvement international, il est divisé en deux camps principaux et en une douzaine de factions aux slogans discordants et aux buts parfois conflictuels.

Les deux grands groupes, le Congrès contre les bombes A et H (Gensui-Kin) et le Conseil contre les bombes A et H (Gensui-Kyo) font bandes à part depuis 21 ans. Ils ne s'accordent par sur des questions comme le désarmement nucléaire partiel ou total, sur celle des traités d'interdiction tout comme sur celle des réacteurs nucléaires.

Le Gensui-Kyo est supporté par le Parti communiste japonais. L'or-

ganisation prétend regrouper 6 millions de membres.

Il apparaît pour le moment presque improbable que le Japon prenne le leadership du mouvement, malgré les efforts faits par MM. Takeshi Araki, et Hitoshi Motoshima, respectivement maires de Hiroshima et de Nagasaki, pour que leurs cités deviennent les capitales internationales de la paix. En fait, le Japon risque de n'être que l'inspirateur de slogans et de pancartes pour les pacifistes du monde entier. Le mouvement japonais n'a pas encore trouvé le leader qu'il lui faut.

D'un autre côté, le mouvement international lui-même est loin d'offrir un front commun. Bien au contraire. À la conférence internationale, les deux blocs se sont affrontés. Les délégués de l'Ouest ont accusé ceux de l'Est d'être parrainés par leurs gouvernements. C'est par la menace d'un schisme au sein du mouvement que les délégués de l'Est ont rétorqué.

Au cours de précédentes conférences, les délégués s'en sont

déjà pris aux dictatures militaires qui interdisent les mouvements pour la paix. Mais c'est la première fois qu'ils critiquent ouvertement et expriment leur mécontentement à l'endroit des mouvements des pays socialistes et communistes. Ils voudraient que les organisations soient indépendantes de tout gouvernement.

Un professeur de sociologie, Hajime Tanuma, directeur du Conseil contre les bombes A et H, ne voit pas pourquoi les groupes ne pourraient pas former un front commun. « Nous croyons qu'il ne faut qu'une seule organisation. Après tout, nous prônons tous la même chose: le désarmement. »

C'est peut-être bête à dire, souligne un pacifiste britannique, mais je crois qu'il faudra qu'un accident terrible, qu'un événement épouvantable se produise pour que le mot nucléaire cesse d'être de la magie.

Il faudra bien alors que nous fassions vraiment quelque chose. Nous ne pourrions plus nous borner à des condamnations morales et à des opinions globales. □

Des réfugiés du Guatemala s'entassent dans le sud du Mexique



Pierre Saint-Germain



Je n'ai jamais vu, au cours de mes nombreuses missions à l'étranger, de choses aussi terriblement humaines: interminables marches de familles entières à travers la jungle et la montagne, racines et feuilles d'arbre pour toute nourriture, vieillards et enfants fauchés par la maladie et la faim en cours de route, survivants squelettiques arrivant dans des camps où ils sont condamnés à vivre dans des conditions pénibles — en plus d'être menacés et tomber aux mains des sbires de la dictature guatémaltèques qui exécutent des raids en territoire mexicain.

Celui qui témoigne devant moi est un religieux catholique canadien, tenu de garder l'anonymat pour des raisons que l'on comprendra facilement. Il travaille depuis quelque temps pour le diocèse de San Cristobal de Las Casas, dans l'État mexicain de Chiapas, le long de la frontière guatémaltèque. C'est là que se trouvent plusieurs des camps où s'entassent près de 100 000 réfugiés du Guatemala. Indiens dans la proportion de 98 p. cent, qui ont pu échapper aux massacres de civils auxquels se livrent les militaires de leur pays.

Cet exode massif, explique le missionnaire canadien, remonte au coup d'État qui, le 23 mars 1982, a porté au pouvoir le général Efraín Ríos Montt, fanatique religieux appartenant à une secte fondamentaliste américaine connue sous le nom du «Verbe». Ce dernier a, cette semaine, été renversé à son tour par son ministre de la Défense, le général Oscar Mejía. La répression qui existait depuis longtemps déjà au Guatemala, a alors pris de nouvelles dimensions. Ríos Montt avait mis en application la politique dite de «terre rasée»: destruction de villages entiers, y compris l'incendie des maisons, exécution sommaire d'une partie de la population, en particulier des jeunes de 20 à 40

ans, soupçonnés d'appartenir ou d'être sympathiques aux forces populaires qui luttent les armes à la main pour rétablir la démocratie dans ce pays, le plus peuplé — (quelque 7 millions d'habitants) d'Amérique centrale.

Dans la montagne

Près de 80 p. cent des réfugiés sont des vieillards, des femmes et des enfants. On estime qu'environ 41 000 d'entre eux sont concentrés dans la région de San Cristobal. Ils viennent principalement du Quiché, de Huehuetenango et de San Marcos, départements guatémaltèques en bordure de la frontière mexicaine.

Ces gens, poursuit notre interlocuteur, se sont déplacés à pied, à travers la jungle et les hautes montagnes, n'ayant pour tout bagage que leurs vêtements et quelques ustensiles. Ils ont parcouru jusqu'à 80 kilomètres pour parvenir aux camps de réfugiés. Ils ont été réduits à ne manger que des racines et des feuilles d'arbres. Deux membres de chacune des familles errantes sont morts de faim, de mal nutrition et de maladie au cours de ces marches diaboliques. La plupart des victimes sont des vieillards et des enfants, enterrés en cours de route. Plusieurs, épuisés, ont abandonné l'expédition et se sont laissés mourir.

D'une voix émue, le missionnaire cite un exemple récent:

«Quelque 500 personnes ont atteint la semaine dernière le camp mexicain de Puerto Rico, dans la région de Cosingo, près de Chiapas, dans le sud-est du pays. Pendant un an, ces réfugiés avaient dû vivre cachés dans la jungle épaisse ou la montagne. Le groupe se composait surtout de vieillards, de femmes et d'enfants. Presque tous étaient dans un état pitoyable à leur arrivée au Mexique. On aurait dit de vrais squelettes ambulants.»

Le camp de Puerto Rico est le plus grand de tous ceux qui ont

été aménagés au Mexique. Il abrite présentement quelque 3 600 personnes. On n'y a accès qu'après une journée en voiture à travers les montagnes et deux jours en bateau. On peut imaginer les difficultés d'approvisionnement qui résultent d'un tel isolement. C'est pourquoi le menu du camp est on ne peut plus frugal: maïs, frijoles (fèves), un peu de riz. Comme boisson, de l'eau de rivière, souvent contaminée.

Malnutrition

Au camp de Puerto Rico, on ne comptait que 300 réfugiés le 15 novembre 1982. Un mois plus tard, il y en avait 6 000, par suite de l'intensification de la répression au Guatemala. Du 15 décembre 1982 au 6 janvier 1983, 99 personnes en majorité des enfants de moins de cinq ans et des vieillards, y sont mortes de malnutrition. La ration était limitée à un kilo de maïs par famille à tous les quatre jours alors que le minimum vital pour une famille de sept personnes est de sept kilos par jour.

Au régime alimentaire déficient, précise le missionnaire, il faut ajouter les conditions de logement, moins qu'élémentaires: un toit de paille et de branches d'arbre. Même pendant la saison des pluies, qui va de mai à septembre, les réfugiés couchent en plein air. Ajoutons à ce tableau épouvantable le fait qu'un seul médecin est affecté au camp. Et il n'y passe que tous les quinze jours. Cependant, une équipe de religieuses mexicaines, infirmières de profession, dispense plus ou moins en permanence des soins médicaux.

Y a-t-il des possibilités d'emploi pour ceux des réfugiés qui sont en état de travailler? Selon des sources dignes de foi, seulement 10 p. cent d'entre eux peuvent trouver un emploi, s'ils ont obtenu un permis de travail, dans des petites propriétés. Leur salaire, de 70 à 150 pesos par jour (un dollar ca-

nadien vaut 120 pesos au cours actuel du change), ce qui permet à peine de subsister.

Le Mexique, qui a une longue tradition d'asile politique, a mis sur pied en mars 1982, en dépit de la profonde crise économique qui le frappait, des structures d'accueil et d'aide en faveur des réfugiés guatémaltèques. Cette tâche a été confiée à la Commission de Ayuda a Los Refugiados (COMAR), composée de quatre ministères: Santé, Intérieur, Relations internationales et Finances. Ces ministères fournissent des ressources humaines et matérielles (médicaments et aliments notamment) qui répondent aux besoins vitaux des survivants de l'enfer guatémaltèque.

Aide de l'ONU

Les Nations unies, par l'intermédiaire de leur haut commissariat aux réfugiés, aident directement la COMAR, grâce à un budget de l'ordre de quatre millions \$. De son côté, l'Église catholique mexicaine, par l'entremise des diocèses situés le long de la frontière guatémaltèque, apporte un appui substantiel en personnel — des travailleuses sociales, entre autres — aux réfugiés. Elle leur distribue en outre des vivres (lait, riz, frijoles).

Pour sa part, fait remarquer le missionnaire, le gouvernement fédéral canadien manifeste beaucoup d'intérêt à l'égard des réfugiés, notamment dans le cadre de son programme d'accueil des Guatémaltèques et des Salvadoriens en détresse. Quelque 2 000 personnes pourront ainsi s'établir chez nous. De plus, généralement par l'intermédiaire de l'Agence canadienne de développement international, Ottawa met en application un programme jumelé avec celui des organisations non gouvernementales. Par exemple, lorsque l'une de ces organisations met 100 000\$ à la disposition des réfugiés, l'ACDI en donne autant.

Cette aide est acheminée aux réfugiés par les comités diocésains de l'Église catholique, principalement ceux de San Cristobal de Las Casa et de Tapachula.

D'autres pays, parmi lesquels la Hollande, la Suède, la Norvège, accordent une aide directe aux organisations non gouvernementales oeuvrant en faveur des réfugiés.

Même dans les camps mexicains, souligne le missionnaire canadien, la vie des réfugiés est menacée par les militaires guatémaltèques qui y exécutent des raids. Jusqu'ici, ces agressions ont fait au moins sept morts. Pour ne pas tomber dans le piège des provocations guatémaltèques, le gouvernement mexicain a éloigné les camps de la frontière.

L'un des prétextes invoqués par le gouvernement guatémaltèque pour intervenir militairement en territoire mexicain est la présence de guérilleros dans les camps. Or, selon le témoignage de Paul Hartling, haut-commissaire des Nations unies pour les réfugiés, la guérilla ne s'y manifeste pas du tout.

La situation des réfugiés guatémaltèques au Mexique peut-elle se détériorer davantage?

À cette question, le missionnaire canadien répond:

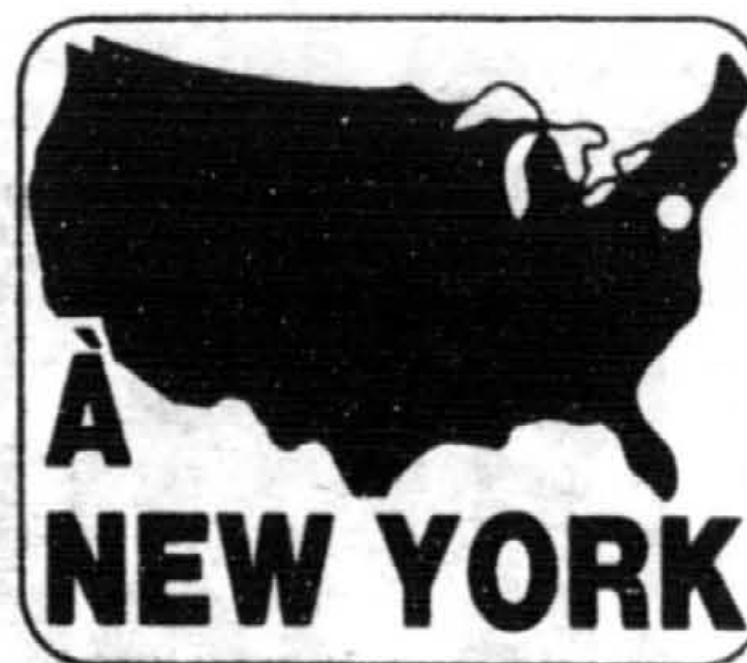
«La situation ne peut guère se détériorer, car les Guatémaltèques que la dictature militaire n'a pu exterminer, je veux dire les Guatémaltèques des régions voisines du Mexique, sont déjà sortis.»

Et la solution à toute cette tragédie?

«La solution, c'est un changement complet de régime au Guatemala où des gouvernements soi-disant démocratiques ont massacré plus de 100 000 personnes depuis 1954, date du renversement — avec l'aide d'agents spéciaux américains — du gouvernement populaire du colonel Jacobo Arbenz Guzman.»



Robert-Guy Scully



À New York La criminalité juvénile: plus «adulte» qu'on ne le croit

Le 28 mars 1980, les enquêteurs du 135e «precinct», à Harlem, arrêtaient Eric Thomas, et l'inculpaient d'homicide. Thomas avait dix-huit ans à l'époque. On lui reprochait au moins cinq meurtres.

Mais son âge était moins remarquable que sa taille, et que sa fiche criminelle. Traité de «nain» et de «nabot» par tous les tabloïdes de Manhattan, ce jeune noir ne fait qu'un mètre cinquante-sept, moins que la moyenne des femmes adultes américaines, et beaucoup moins que la moyenne des hommes noirs adultes. Adoptant le pseudonyme de Frank Nitti, célèbre tueur du gang Capone, Thomas aurait voulu, dès l'âge de treize ans, faire oublier ses dimensions réduites en terrorisant son milieu.

Pillant, attaquant et tuant «pour le plaisir de la chose», comme il l'admit aux policiers, Eric Thomas abattait ses victimes (qui furent peut-être plus nombreuses que les cinq cadavres retrouvés) dans un quadrilatère assez restreint de West Harlem, en moins d'un an, signe qu'il tenait à revendiquer la paternité de ses actes et à être craint par la population.

Si la police le retrouva, c'est d'ailleurs parce qu'il tirait en pleine rue sur un groupe d'habitants du quartier qui voulaient venger un de leurs amis tué par le jeune homme. Deux des victimes s'étaient moquées de la taille de Thomas. Les autres étaient des témoins gênants. Au moment de sa capture, le meurtrier portait une veste policière anti-balles!

À première lecture, un tel récit fait penser au journalisme à sensation qui monte en épingle la criminalité spectaculaire et qui oublie-

rait la «vraie» criminalité, voire la criminalité «quotidienne».

Mais justement: à New York, ou ailleurs en Amérique, les très jeunes criminels, insensibles aux remords et particulièrement violents, sont devenus un phénomène quotidien, connu des policiers et de la population. On ne s'en étonne plus, et les horreurs perpétrées par ces adolescents ne provoquent plus de «sensation», puisque la surprise est passée depuis longtemps. Pour les Américains, il ne reste qu'une certitude déprimante, vérifiée à plusieurs reprises.

Ainsi, les New-Yorkais n'ont sûrement pas bronché en apprenant que Thomas, maintes fois repéré par les gendarmes, n'avait pas été inculqué à une seule occasion, entra sa treizième et sa dix-septième année. Le tribunal responsable des délits commis par les mineurs, Family Court, a la réputation de renvoyer presque systématiquement les prévenus à leurs parents, même lorsque ces derniers supplient le juge de faire incarcérer leur progéniture, face à laquelle ils se sentent impuissants.

Pourtant, en 1978, une nouvelle loi votée par l'Assemblée législative d'Albany décréait que les jeunes âgés de plus de douze ans qui commettaient des crimes graves pourraient être jugés et condamnés par les mêmes tribunaux que les adultes, en vertu des mêmes lois et des mêmes châtiements. Mais le parquet s'est montré réticent et les magistrats ont envoyé, en 1980, 63 p. cent des causes soumises à la Family Court, annulant ainsi les accusations.

Puisqu'il s'agit de mineurs qui ne peuvent être affligés d'un dossier judiciaire, les apparitions successives d'un jeune à la Family

Court ne sont jamais révélées à l'école qu'il fréquente, ni la gravité des actes qu'on lui reproche. Parfois, un directeur d'école, apprenant qu'un de ses élèves a tué ou violé, dira qu'il ne soupçonnait pas les tendances criminelles de cet élève, qui de toute façon pratiquait probablement un absentéisme fréquent.

Plus de 65000 étudiants mineurs font l'école buissonnière à tous les jours, dans les institutions publiques municipales de New York. La situation échappe à tout contrôle. Il est couramment admis que, depuis la désertion des écoles publiques par la classe moyenne blanche, la discipline à l'intérieur de ces établissements s'est effondrée. Les enseignants, souvent des femmes, vivent sous la menace constante d'attaques.

Une comparaison des statistiques pertinentes, d'une décennie à l'autre, permet de tracer cette évolution: au cours de l'année scolaire 1974-75, à New York, les autorités confisquaient 134 armes diverses et recensaient 2583 cas de vol et 211 cas de voies de faits. En 1980-81, les confiscations d'armes avaient grimpé à 661, les vols déclarés à 3837, et les voies de faits, le crime le plus grave, s'étaient multipliées plus de sept fois, pour atteindre 1564.

Libre de tout entrave réelle chez lui ou en classe, l'adolescent aux tendances violentes a fait de la rue son terrain privilégié. Il n'a qu'à décider, par exemple, de concert avec un groupe de camarades, qu'il n'ira pas à l'école ce jour-là: personne ne viendra l'inquiéter ou lui demander ce qu'il fait au centre ville en plein jour. Au cours de la décennie soixante, New York affectait plus de 600 gendarmes à la surveillance des mineurs. Aujourd'hui, il en reste à peine cent,

moins d'un agent par «precinct».

Les policiers sont les premiers à reconnaître qu'ils n'ont plus d'autorité: l'un d'eux racontait aux journalistes comment un garçon de douze ans l'avait menacé d'un revolver de calibre neuf millimètres! «C'était une situation presque gênante», concluait-il, non sans humour.

Enfin, quatrième impuissance qui s'ajoute à celles des milieux familial, scolaire et policier, les institutions chargées de la «réhabilitation» des mineurs. Étant donné précisément leur rôle rééducateur, ces établissements coûtent très cher: l'État de New York compte environ une centaine de maisons de redressement qui drainent 120 millions\$ par année du Trésor. Ces institutions n'abritent pourtant que 6000 pensionnaires. Mais fidèles à la philosophie optimiste du début du siècle, elles offrent de coûteux services aux délinquants: cours de lecture et d'arithmétique accélérées, apprentissage de métiers, counseling psychologique, etc.

Comme dans le cas des prisons pour criminels adultes, la réhabilitation paraît un échec à peu près général. Pour les adultes, surtout pour les criminels dits «de carrière», les observateurs les plus lucides préfèrent s'éloigner des positions extrêmes, rééducation (vision optimiste) ou punition (vision pessimiste). Ils optent plutôt pour une position neutre, et prônent «incapacitation imprisonment», c'est-à-dire un système carcéral axé sur le souci des victimes futures, qui ne cherche ni à punir ni à réformer le criminel, mais simplement à le rendre «incapable» de commettre d'autres actes violents, en l'incarcérant à demeure.

Or il semble que pour les jeunes également, on en soit rendu là.

Les magistrats, les psychologues et les rééducateurs admettent que plusieurs individus choisissent cette carrière, au cours de leur prime adolescence, et n'ont aucunement l'intention de changer leur décision. Cet aveu d'échec de la part des autorités est plus attristant que dans le cas des adultes «endurcis», pour des raisons évidentes.

On voudrait croire que des facteurs sociaux ou économiques sont déterminants afin de rendre le problème moins angoissant. Mais les critiques de cette explication font remarquer que c'est sous les programmes généreux de la «Great Society» de Lyndon Johnson que la criminalité juvénile prit vraiment racine aux États-Unis, alors qu'il n'y avait pas récession et que l'on faisait des progrès sur le plan des relations entre les races.

Nous touchons ici à une espèce de mystère. Peut-être faut-il repenser toute notre idéologie de l'enfance et de l'adolescence, idéologie d'ailleurs forgée par des adultes, qui postule une innocence fondamentale dans le cas des êtres plus jeunes, et aussi une possibilité de «rédemption» inaltérable. Ces caractéristiques existent-elles? Les deux exemples suivants font réfléchir. La criminalité juvénile est peut-être plus adulte qu'on ne le croit.

Il y a quatre ans, les autorités du New Jersey instituèrent le programme Scared Straight, qui reçut une publicité favorable à peu près unanime. Des mineurs ayant commis un ou deux actes criminels étaient envoyés au bagne de Rahway. Là, des prisonniers adultes leur faisaient le récit de ce qui les attendait un jour, exemples à l'appui.

Cette tentative de redressement un peu naïve séduisit tout le monde. Mais par la suite, l'étude d'un criminologue de l'université Rutgers, comparant ceux qui s'étaient soumis à ce programme à d'autres délinquants, découvrit que les «diplômés» du programme avaient commis plus de crimes sérieux, par la suite, que leurs confrères.

Concluons par les propos de Darryl Witherspoon, recueillis par le New York Times en 1982, alors qu'il avait dix-neuf ans. Witherspoon fréquente les maisons de redressement depuis l'âge de quatorze ans: «Ils ont tout essayé pour me fournir un autre mode de vie. Mais cette solution n'était pas assez lucrative. Il est impossible pour une institution comme celle-ci de m'offrir une meilleure vie que celle que j'ai choisie. Il n'y a pas seulement le profit. Ma vie est plus excitante que celle qu'ils me proposent. Si je vais à l'université pendant quatre ans, j'aurai peut-être un emploi, peut-être pas. Alors que maintenant, je peux voler une auto, faire 500\$, acheter une demi-once de drogue, la diluer quatre fois, la revendre, et voilà: j'ai fait 2500\$ en un clin d'œil.» □

éditeur
Jean Sisto

éditeur adjoint
Réal Pelletier

secrétaire de rédaction
Manon Chevalier

collaborateurs
au Québec

Françoise Côté
Gil Courtemanche
Antoine Désilets
Jean-François Doré
Jean-Guy Duguay
Claire Dutrisac
Jacques Duval
Guy Fournier
Louis Fournier
Pierre Godin
Serge Grenier
Jean Hébert
Dr Gifford Jones
Dr Louise Laliberté
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Pol Martin
André Robert
René Viau
Patricia Dumas
Diane Hill

Toronto
Calgary
Vancouver
New York
Miami
Mexico
Paris
Bruxelles
Rome
Chypre
Vienne
Tokyo
Taiwan

PLUS publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse et l'agence Inter Presse Service.

publicité

générale: Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-6874

Le magazine PLUS est publié par Hebdobec Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil d'administration
Roger D. Landry

directeur général
Jean Sisto

responsable des cahiers spéciaux
Manon Chevalier
secrétariat
Manon Beaulieu

Tél.: (514) 285-7319

L'Île des Soeurs: la forêt et le lac sont menacés

On s'imaginerait généralement l'île des Soeurs comme un vaste domaine résidentiel parsemé d'espaces verts. Mais, l'île offre beaucoup plus aux amateurs de plein air: un terrain de golf, un littoral, un lac, une vue exceptionnelle sur les environs et aussi une forêt sauvage apportent une bouffée d'air frais dans notre vie urbaine. Présentement, tout ces attraits sont menacés de disparition pour faire place aux immeubles que la société Structures Métropolitaines projette y construire.

Entre-temps, la ville de Verdun prépare un plan de zonage pour l'île des Soeurs. Il sera rendu public d'ici la fin de l'été. Que seront les décisions de la ville, particulièrement sur l'avenir de la forêt et du lac? On sait, d'après les projets d'aménagement de la C.U.M., qu'aucun parc régional n'est prévu sur la rive sud de l'île de Montréal. De plus, la ville de Verdun manque d'espaces verts. Ainsi, la forêt et le lac de l'île des Soeurs, de par leurs richesses, devraient être conservés.

Pendant près de 200 ans, l'île appartenait à la Congrégation Notre-Dame, d'où son nom d'île des Soeurs. De 1938 à 1942, on projetait successivement y établir un aéroport, une réserve d'oiseaux, une base militaire et un musée de l'Homme. Finalement en 1956, la Congrégation vendit l'île à une société foncière, la corporation «Quebec Homes and Mortgage».

Cette corporation prit possession non seulement de l'île mais aussi des îlots voisins, pour construire «le plus merveilleux domaine résidentiel en Amérique du Nord». La même année, l'île des Soeurs était annexée à la ville de Verdun. Au début des années 60, le pont Champlain fut construit, favorisant le développement résidentiel. En 1965, la société foncière loua le territoire pour 99 ans à une firme américaine, Structures Métropolitaines Inc..

Lors de la levée de la première pelletée de terre, en 1967, on mit en terre une capsule qui sera ouverte en 2067. Elle contient des croquis d'architectes, des informations générales de l'époque et aussi des prédictions sur le mode de vie des Montréalais en 2067. Durant les années 70, certains îlots

de terrain ont été vendus à d'autres compagnies privées.

On prévoyait y construire une ville de 50 000 personnes. La construction d'habitations fut alors entreprise. Actuellement, 8 000 personnes y résident.

La partie sud-ouest de l'île est constituée d'une masse incroyable de matériaux de remblayage provenant de la région de Montréal. Ces travaux ont uni les îlots avoisinant à l'île, l'augmentant ainsi de 20 p. cent environ. Plusieurs possibilités d'aménagement de la pointe sud-ouest ont été avancées. Comme il est suggéré dans un rapport élaboré par l'ingénieur Lewis, un golf et un parc pourraient en être établis sur les remblais. L'emplacement actuel du golf pourrait devenir une zone pour la construction résidentielle. Ainsi la forêt, présentement zonée résidentielle, pourrait être protégée intégralement.



Rose-Marie Schneeberger

Jadis, la forêt couvrait l'île dans sa majeure partie. Mais l'agriculture, la construction et la maladie hollandaise de l'orme ont réduit ce boisé à 10 p. cent de l'île. On y retrouve néanmoins plusieurs espèces de valeur comme le frêne, le chêne, le caryer et l'orme. La présence de plantes rares dans le boisé de l'île des Soeurs lui donne un cachet particulier. Certaines ne se retrouvent qu'à très peu d'endroits au Québec. Les amateurs de plantes rares auront tout le loisir de les observer.

La forêt est un site apprécié par les insulaires et par les nombreux citoyens de la région de Montréal

qui ont eu la chance de s'y promener. L'hiver, le ski de fond trouve des adeptes grâce aux pistes balisées qui sillonnent la forêt. L'été on emprunte les nombreux sentiers de gravier ou de terre battue pour la randonnée pédestre ou la promenade à bicyclette. On y vient aussi pour y goûter la paix dégagée par la fraîcheur et les coloris du couvert végétal.

Que se passerait-il si la société Structures Métropolitaines décidait de construire dans le boisé?... Outre la destruction de la végétation, plusieurs espèces d'oiseaux devraient immigrer.

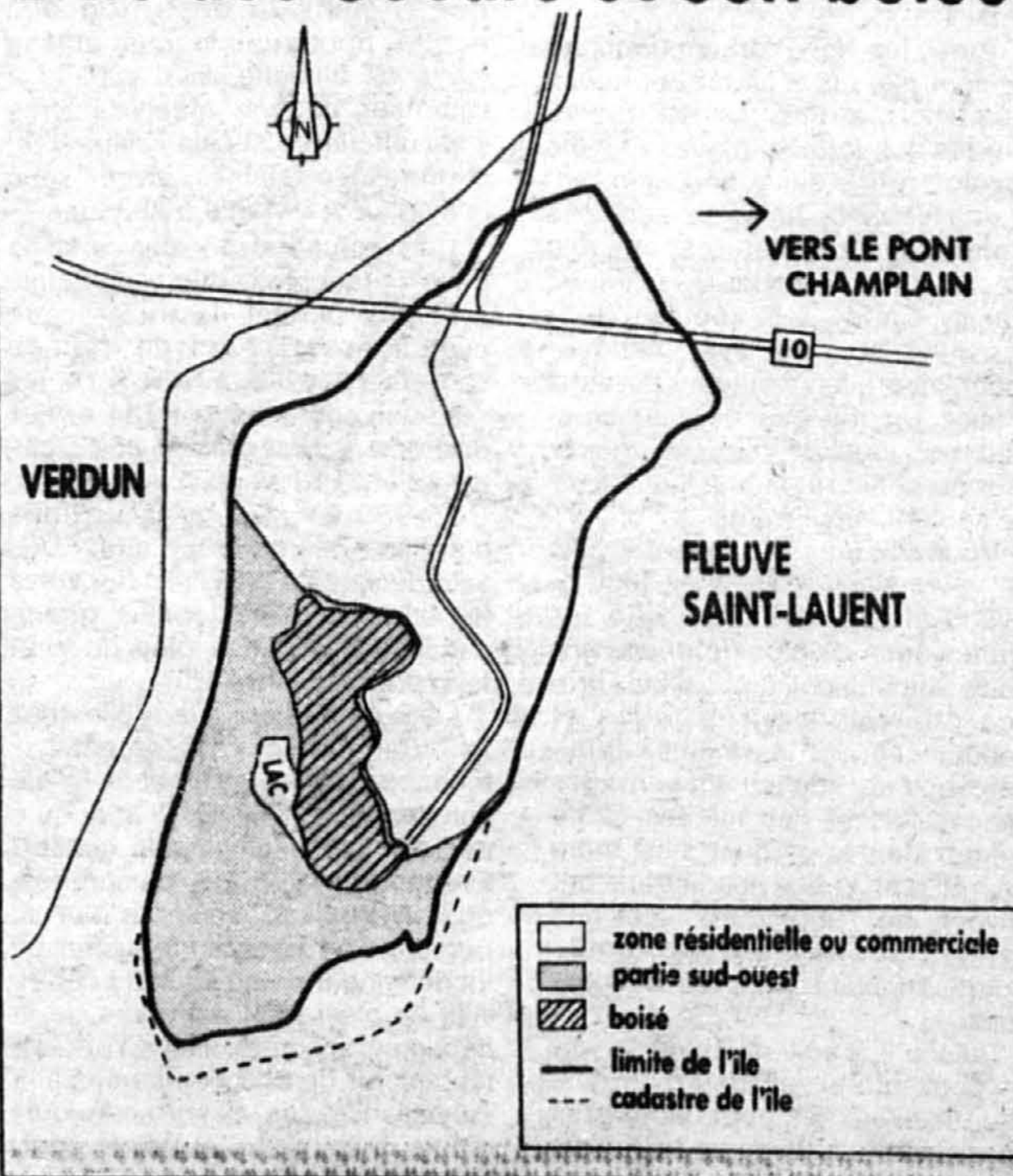
Quelque 230 espèces d'oiseaux trouvent refuge annuellement dans la partie sud-ouest de l'île. En effet, l'île des Soeurs est l'un des principaux sites d'observation d'oiseaux de la région de Montréal. L'été, les hérons verts, les martins-pêcheurs et la sauvagine trouvent au lac leur habitat parfait. On prend soin des oiseaux à l'île des Soeurs. Des maisonnettes ont été installées aux abords de la forêt pour abriter une colonie d'Hirondelles pourprées. L'hiver, une colonie de perdrix grises, des pics à dos noir, des hiboux et la présence temporaire des harfangs des neiges font l'objet d'excursions de la part des amateurs de la nature.

Le lac de l'île des Soeurs aurait pris naissance d'une excavation creusée par des constructeurs. L'eau des pluies s'y serait accumulée par la suite. Le remplissage effectué présentement près du lac fait monter le niveau d'eau et la forêt se voit progressivement inondée. Les arbres dépérissent privant ainsi les oiseaux d'un gîte certain. De plus, l'invasissement du lac détruit le milieu de vie des oiseaux aquatiques. Il serait préférable d'arrêter le remplissage afin de protéger le lac et ses rives.

L'avenir de la forêt et du lac est entre les mains des insulaires et des citoyens de la région métropolitaine. Le seul moyen d'empêcher la société Structures Métropolitaines de construire dans la forêt est de faire pression sur l'administration de la ville de Verdun afin que le boisé et le lac deviennent un arrondissement naturel.

Pour passer une journée en plein air fort agréable dans un environnement naturel, on prend l'autobus 12 à partir du métro La-Salle jusqu'au terminus. Des excursions organisées par la Société de biologie de Montréal prennent leur départ à cet endroit. Pour connaître l'horaire, appelez le 861-5360. L'île des Soeurs vous surprendra!

L'île des Soeurs et son boisé





Simone Piuze

La planche à voile ou le plaisir total du jeu

A la une de presque tous les magazines, elle s'inscrit cet été comme la déesse des plaisirs aquatiques. En France, on l'appelle «l'avaleuse de vagues». Elle glisse, danse, saute, vole et joue avec l'eau et l'air, bien mieux que la planche de surf — son ancêtre d'ailleurs — disent les mordus qui l'amènent chaque fin de semaine de beaux temps vers leur plan d'eau favori. Que ce soit aux lacs Saint-François, Saint-Louis ou Deux-Montagnes (région de Montréal); Memphrémagog et Brôme en Estrie; Maskinongé et Cloutier (région de Lanaudière); l'Achigan, Quenouille, Dupuis, dans les Laurentides; ou encore Beauport et Saint-Joseph près de Québec; sans oublier la Baie Missisquoi et le lac Champlain au Richelieu-Yamaska, le lac Saint-Jean, la rivière des Outaouais et les lacs Simon, des Îles et McGregor dans l'Outaouais, et enfin le fleuve Saint-Laurent (notre mer à nous), partout les véliplanhistes s'en donnent à cœur joie.

Inventée et mise au point grâce aux technologies les plus avancées alliées à une esthétique impérieuse, la planche à voile a de quoi séduire. Ce petit engin des mers ou des lacs pèse environ 30 kg. et est d'une extrême simplicité puisque son matériel se limite à un flotteur, une voile montée sur un mât mobile et retenue par un wishbone, une dérive, un aileron et du cordage. De plus, il se gère facilement. Même les enfants — en santé évidemment — peuvent pratiquer la planche à voile. Aucune limite d'âge non plus: dernièrement, une femme de 70 ans, robuste bien sûr, s'initiait à ce nouveau sport qui compte déjà 20 000 adeptes au Québec!

«La nécessité engendre le génie», dit-on. La planche à voile est née d'une nécessité. Nous sommes en 1967, en Californie, le paradis des surfers — ces hommes et ces femmes à la peau bronzée qui vivent littéralement dans les vagues, plus à l'aise sur mer que sur terre, une seule inquiétude au cœur: «Les vagues seront-elles assez grosses aujourd'hui?». Parmi eux, un ingénieur en aéronautique, Jim Drake, qui rêve, lui aussi, de pouvoir surfer même par petit temps, met au point, après bien des tâtonnements et des défaits, un nouveau concept de voile libre.

Dessinée par Hoyle Schweitzer, la planche à voile «Windsurfer» équipée d'un mât pouvant se déplacer dans toutes les directions et libérée de tout gouvernail est née. Et elle fait fureur. L'Europe succombe à son charme, les fabricants de planche se multiplient, les amateurs de voile attrapent le virus et se procurent l'objet rêvé, apprenant après maintes chutes dans l'eau et maux de dos, le maniement de ce cheval de mer.

Bientôt la Méditerranée et les lacs de Neuchâtel ou Léman (en Suisse) s'égaient de ces voiles colorées.

Au Québec, Pierre Verrot, Andrew Lamarre et Louis Morin sont parmi les premiers à s'intéresser à la planche à voile. En peu de temps, jeunes skieurs ou maniaques de la voile se joignent à eux et forment le premier noyau de planchistes. Et, puisque ce ne sont pas les lacs et rivières qui manquent ici, il sera facile d'en faire un petit paradis de planche à voile, bien que la saison pour pratiquer ce sport ne s'étende que de mai à septembre.

Planche récréative, planche de régates, planche «fun» — avec des surfaces de voilure équivalente — vous avez le choix. Chaque com-

pagnie rivalise d'ingéniosité et de compétence pour mettre au point «sa» planche. Que vous optiez pour la «Mercedes des mers», c'est-à-dire la F2, planche allemande à 1750\$, la Mistral dont le flotteur possède le meilleur antidérapant, l'excellente Windsurfer facile à manoeuvrer, ou encore l'humble Dufour-Bic à 995\$ (comme rapport qualité-prix, il ne se fait pas grand chose de mieux), vous aurez entre les mains un instrument d'amusement fort agréable à manoeuvrer. Il existe, bien sûr, une foule d'autres bonnes marques.

«Mais attention! dit Jean-Marc Schmitt, directeur d'une des meilleures écoles de planche à voile du Québec située au Lac l'Achigan, dans les Laurentides. Ne

vous laissez pas tenter par la super-planche, excellente pour les régates, mais non pas conçue pour les débutants! On vend du rêve, hélas, et plusieurs planchistes non-expérimentés se retrouvent avec une planche difficile à manoeuvrer! Il existe une planche adaptée à vos capacités, que vous soyez débutant, intermédiaire ou avancé. L'idéal est donc de se faire conseiller par un professeur de planche à voile.» Les professeurs sont nombreux puisqu'il existe au Québec cinquante écoles de planche à voile.

C'est aux Bahamas, en 78, que Schmitt s'est initié à la planche à voile. G.O. pendant six ans pour le Club Méditerranée, il a consacré ses loisirs aux sports nautiques. «En France, nous sommes des «voileux»; la moitié du pays est entourée de mers!», dit-il en riant. Il a acquis rapidement une solide expérience de planchiste lors de longs séjours à Tahiti et au Mexique.

Son école est réputée. Les 150 élèves qui la fréquentent chaque été y apprennent le principe des vents à l'aide d'un simulateur — planche miniature utilisée par le professeur qui décompose tous les mouvements effectués lorsqu'on prend le vent, qu'il soit fort ou léger — ainsi que les différentes techniques qui permettent de bien guider sa planche à travers les vagues. Normalement, après cinq heures de cours (50\$) l'élève peut voler de ses propres ailes.

«Notre méthode est logique, visuelle, dit-il. L'élève ne monte sur «sa» planche que lorsqu'il a bien compris le principe des vents et mémorisé les mouvements du planchiste en pratiquant sur une planche attachée à un quai.»

En juillet, Schmitt organisait la Régate de planche à voile, classe populaire: 96 participants; 96 heureux d'être là à courir sur les vagues, applaudis par les nombreux spectateurs venus au magnifique Lac l'Achigan — non pollué — se faire tenter par cette nouvelle folie aquatique. «Une course dénuée de l'esprit de compétition que l'on retrouve lors de course-élite», dit-il.

Vous n'avez pas les sous nécessaires à l'achat d'une planche? Qu'à cela ne tienne: toutes les écoles de planche à voile du Québec en ont en location. Pour la somme de dix dollars/l'heure, vous pourrez, si le cœur vous en dit, faire votre première promenade en solitaire sur l'eau. «Je suis tombé à peu près cinquante fois, raconte un jeune homme commis d'épicerie. Mais j'ai aimé l'expérience comme un fou. Je vais y retourner!»

«C'est le vent qui fait la différence entre petite et grande ivresse, dit de son côté Schmitt. Par vent faible, on s'amuse. Par vent plus

fort, c'est l'action totale, l'ivresse, la liberté enfin acquise! Il faut être patient cependant. Parfois le vent ne vient pas... Si on est éloigné du rivage, on enroule alors la voile et on rame avec les mains.»

Même si le mythe veut que «l'alizé souffle toujours vers Hawaï», du 24 mars au 3 avril dernier, le vent n'a soufflé au-dessus de 15 noeuds qu'à de rares occasions, annulant ainsi la Pan-Am, cette super-compétition où les «dieux» de la planche se donnent rendez-vous chaque année. 173 planchistes avaient donc la mine basse au «royaume de la planche à voile». Plus près de nous, au Lac Brôme, en Estrie, avait lieu les 30 et 31 juillet derniers, le Championnat Canadien Windsurfer. Chez les femmes, deux Torontoises, Cathy Ross et Karen Morch étaient les championnes en style libre, tandis que, détrônant Rhonda Smith de Los Angeles — champion du monde 82 — le Québécois Éric Graveline remportait les honneurs dans sa catégorie, suivi de Derek Wulss de Toronto. Si 350 véliplanhistes s'étaient donné rendez-vous au Lac Brôme, le Championnat du monde Windsurfer qui se déroulera à Kingston, en Ontario, du 26 août au 5 septembre, attirera pour sa part une foule encore plus nombreuse.

On raconte que, lors des derniers championnats internationaux tenus au Mexique, l'arrière d'une planche à voile a été avalée par un requin. Il est bon de le répéter, non pas pour effrayer les gens, mais pour se rappeler que, sur l'eau, même accompagné d'une planche-miracle, des accidents peuvent survenir. André Boucher, dans la revue Voile Libre, insiste sur certains points de sécurité élémentaires à respecter lors de randonnées en planche à voile.

Il est important, dit-il, de «relier en tout temps le grément (mât, voile et wishbone) à la planche sur une corde de sécurité et de porter une veste de sécurité»; de choisir si possible, un point de départ d'où le vent vient du large, de façon à pouvoir être repoussé vers le rivage en cas de détresse; de longer les rivages ou la côte, car il est plus facile de revenir à pied le long des rives qu'à la nage à partir du large; de ne jamais s'aventurer seul sur l'eau et de ne jamais partir pour une longue randonnée (même par vent faible et temps chaud) seul, sans habit isothermique, sans veste de sécurité et sans crochet de rappel. Finalement, dit-il, il faut éviter de surestimer ses forces et ne pas attendre d'être exténué et grelottant avant de s'asseoir sur la planche et de demander de l'aide.»

Sur ce, bonne planche à voile! Dans les mers du sud ou... au Québec!



Le Pays de l'Érable: 4000 érablières!

La région touristique du Pays de l'Érable est un territoire immense et pas encore tout à fait un pays. C'est encore cinq régions, la Beauce, Bellechasse, Lévis, Lotbinière et Montmagny-l'Islet réunies par leur seul point commun: l'omniprésence de l'érable à sucre.

Pour visiter avec profit le Pays de l'Érable, il faut donc comprendre et accepter que la Beauce n'est pas Lotbinière et que Lévis ne sera jamais à l'image de Saint-Jean-Port-Joli. La découverte n'en devient que plus intéressante: Beauce besogneuse, nostalgique Lotbinière, Bellechasse la magnifique...

Le Pays de l'Érable est immense. Il remonte la rivière Chaudière jusqu'aux Appalaches: c'est un pays où les pionniers beaucerons ont disputé le sol à la pierre des collines. Du haut des falaises, il longe aussi le fleuve Saint-Laurent vers Deschambault: c'est le pays du Fleuve et celui de très belles paroisses agricoles. De Beaumont à La Pocatière, où le fleuve devient la Mer, il s'ouvre aussi sur le large: c'est le pays des grands prés verdoyants qui descendent jusqu'aux quais des anciens villages de navigateurs. Dans ce vaste triangle, plus de 4 000 érablières et près de 30 pour cent de la production mondiale des produits de l'érable.

La Beauce

Visiter la Beauce, c'est découvrir l'esprit d'initiative de ses habitants. La nature y est belle bien sûr et la vallée de la Chaudière offre un peu partout des panoramas saisissants. Il s'y trouve aussi de très beaux monuments historiques, surtout sous la forme de très belles vieilles résidences et vieux manoirs. Mais ce n'est pas ce qui impressionne: l'étonnement vient de ces dizaines de petites et moyennes entreprises presque toujours parfaitement intégrées à leur milieu.

Les Beaucerons sont fiers de ce résultat et ils sont toujours très heureux de faire la démonstration de leur succès collectif: la plupart de ces entreprises sont ouvertes aux visiteurs et il est souvent fort plaisant de les visiter: la pâtisserie Vachon, à Sainte-Marie, la plus grande pâtisserie au Canada; la Céramique de Beauce, à Saint-Joseph, où une activité artisanale a donné naissance à une entreprise très prospère; à Saint-Georges, la manufacture de remorques Manac et l'usine de machineries pour les exploitations forestières Comact.

Les personnes qui se préoccupent de conservation prendront également grand intérêt à visiter les installations du Centre de récupération de Beauce, à Saint-Jo-

seph. On y fait le recyclage du carton, du papier et de différents métaux.

Mais la Beauce est aussi région riche d'un patrimoine culturel. Les Beaucerons ont imaginé, pour en faire revivre les facettes les plus intéressantes, une formule originale: l'économusée. Musée vivant, musée hors les murs qui fait appel à la population pour orienter ses activités. Le musée Coeur de la Haute-Beauce loge dans l'ancien presbytère de Saint-Evariste où a notamment été réunie la collection Bolduc, plus de 1 600 objets qui illustrent la vie quotidienne des habitants de la Haute-Beauce au tournant du XX^e siècle. Mais le musée dépasse largement ces murs et englobe une quinzaine des paroisses avoisinantes qui participent, recréent, animent selon des thèmes qui touchent à l'histoire locale, le complexe architectural,

l'interprétation du territoire, la faune et l'environnement. En 1982, l'économusée de la Beauce recevait le prix du mérite de l'Association des musées canadiens.

Les fines gueules auront à se souvenir qu'on fabrique aussi en Beauce d'excellents petits fromages et à Beauceville une tire d'érable qui n'est pas piquée des vers.

Les plus sportifs emprunteront le sentier Beauce-Appalaches, un sentier balisé de 58 kilomètres qui prend naissance derrière l'école secondaire de Sainte-Marie. Ouvert à l'année, le sentier file en direction de Frampton et du mont Orignal.

Les Appalaches

Les moins pressés auront d'ailleurs intérêt à visiter le Centre de villégiature du mont Orignal. Il s'agit maintenant beaucoup plus qu'une simple station de ski: 25 chalets sont offerts en location

l'été et l'affluence s'est finalement révélée si importante qu'on a dû mettre un remonte-pente à la disposition des estivants.

Réserve importante de chasse au petit et au gros gibier, les Appalaches ont finalement beaucoup d'autres raisons de retenir les plus sportifs. Il en est une en tout les cas dont la réputation dépasse largement les frontières de la région et c'est le Festival du faisan du Lac Etchemin.

Et tant qu'à y être, une petite virée du côté de Frampton vaut bien la peine, ne serait-ce que pour voir le moulin à vapeur du père Vachon et l'atelier de charron du père Audet.

La rive sud

Le long du Saint-Laurent, de Lotbinière à Saint-Roch-des-Aulnaies, le vieux Chemin du Roy (la route 132) est une invitation à la flânerie, à une randonnée très bel-

le loin de l'énervement et du bruit. Saint-Nicolas, Saint-Antoine-de-Tilly, Sainte-Croix, Lotbinière... partout s'opère avec force la magie pourtant simple de la campagne: niches de verdure qui encadrent de jolies maisons, potagers et plates-bandes fleuries, une paix que rien ne vient briser.

La promenade peut être pèlerinage. Les monuments du passé ne manquent pas. À Lotbinière par exemple: sa magnifique église (classée) contient des œuvres de François Baillargé, d'autres de Laurent Amyot et de François Sas-seville. On retrouve aussi des statues de Baillargé à la jolie chapelle de procession. Et combien de belles maisons anciennes: le manoir Chavigny de la Chevrotière, la maison Ambroise, de la Chevrotière, les maisons Pagé et Bélanger. Et le magnifique Moulin du domaine. Il ne faut pas s'étonner que le festival d'été de Lotbinière s'appelle le Festival des vieilles pierres.

À Lévis, patrie d'Alphonse Desjardins, un arrêt de quelques minutes à la Terrasse Lévis vaut par beau temps le détour. Le coup d'oeil sur Québec et le Saint-Laurent est remarquable.

Un peu plus loin, sur la côte sud, le très beau village de Beaumont. Ici, le soin que les propriétaires ont de leur maison devient véritable culte: les maisons Trudel et Lacoursière en sont de très beaux exemples.

Saint-Michel: déjà le fleuve, ou la mer comme on dit ici, se transforme en pays de villégiature et les petites anses sont bordées de chalets. Apparaissent aussi les fascines, ces curieuses clôtures destinées à retenir les poissons pris au piège du jusant.

L'atmosphère change un peu, mais la beauté reste la même. On voit les petites îles qui paraissent être à la remorque de l'île d'Orléans: l'île Madame, l'île aux Ruaux, la Grosse île, l'île aux Grues et l'île aux Oies. Un petit chemin en contrebas permet de visiter le village de Berthier qui s'étire joliment sous la falaise.

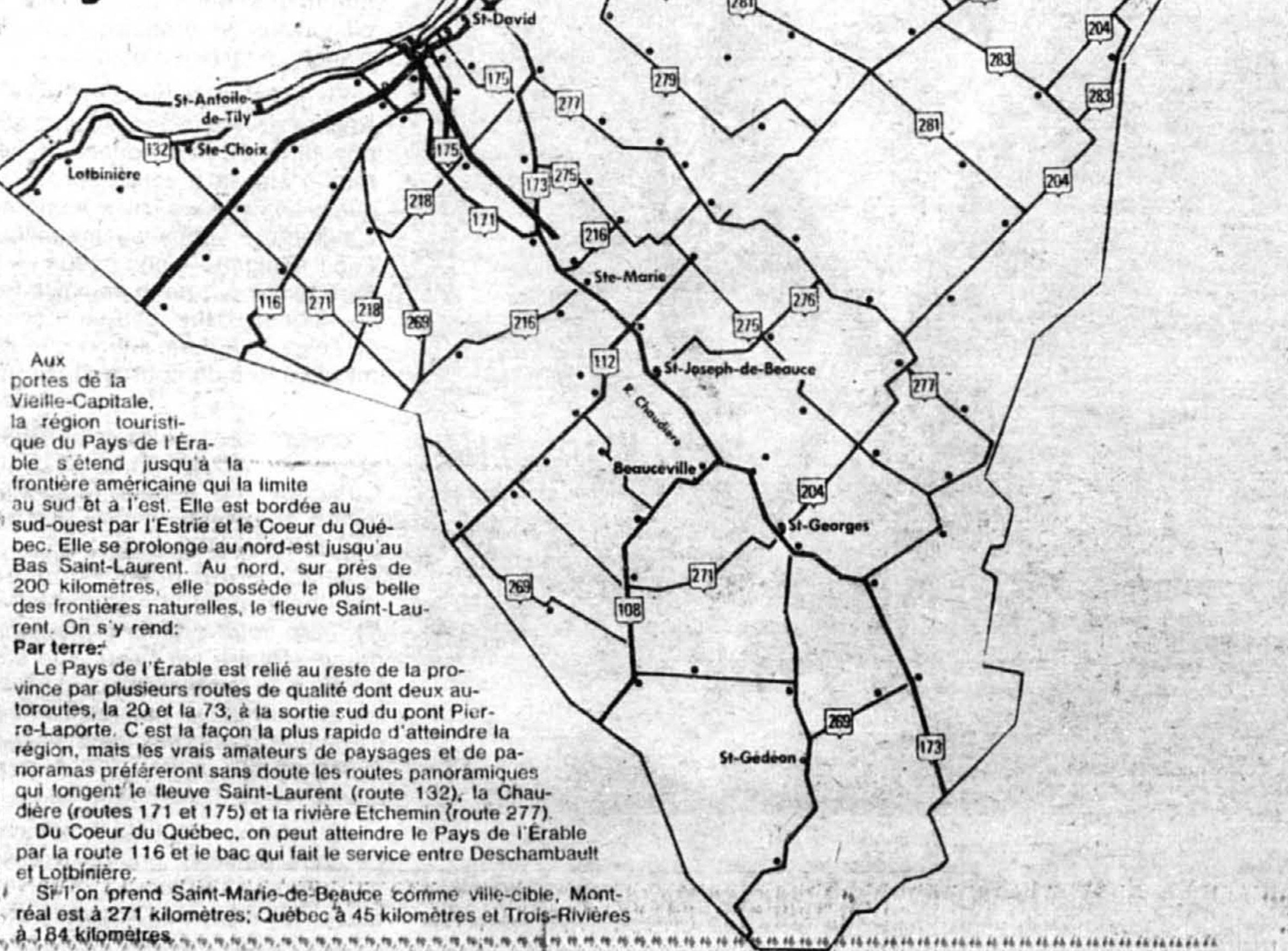
L'Islet: plus justement l'Islet-sur-Mer puisque ses habitants y tiennent. C'est le plus beau et sans aucun doute le mieux entretenu et le plus coquet des villages du Québec. Dans l'ancien couvent, le musée maritime Bernier est intéressant à visiter pour ceux qui aiment les choses de la mer en particulier le brise-glace Ernest-Lapointe qui est venu récemment encore pour y finir ses jours.

Saint-Jean-Port-Joli: capitale de la sculpture sur bois au Québec. L'influence des frères Bourgault s'y fait encore sentir. On y trouve des œuvres artisanales de facture très variée, de la pièce gentiment commerciale à la sculpture la plus originale: au touriste de savoir découvrir les pièces qui ont de la valeur.

Saint-Roch-des-Aulnaies: un double village, le premier d'origine ecclésiastique, le second d'origine seigneuriale. On visite aux Aulnaies le manoir Deschênes et le moulin banal, restauré et encore en état de fonctionnement grâce à son bief reconstitué et à sa très belle roue à aubes.

On peut obtenir plus d'informations touristiques sur le Pays d'Érable en téléphonant de Montréal au 873-2015 et de partout ailleurs au Québec, sans frais, au 1-800-361-5405.

Comment s'y rendre



Se nourrir, se loger

Le Pays de l'Érable regroupe 4 000 érablières, ce qui représente la plus forte concentration d'érables à sucre de tout le continent et 30 pour cent de la production mondiale des produits de l'érable. La cuisine régionale ne peut manquer d'être influencée par cette particularité. Au printemps, on mange la tire, le sucre chaud, les trempettes et on boit «le réduit».

Les restaurateurs et aubergistes de la région ont appris à utiliser les produits de l'érable à «bien d'autres sauces». On en aromatise les vinaigrettes, on en parfume le beurre cru ou monté. Le sirop d'érable vient souvent relever les viandes blanches. On sait aussi que le mélange du fumet de poisson et le sirop d'érable font bon ménage. Les légumes sont parfois servis croquants, à la chinoise, glacés au sirop d'érable de la région.

La cuisine traditionnelle du Pays de l'Érable ne contient pas seulement que des recettes à l'érable. Elle est aussi gentiment influencée par la présence de l'oie blanche dans la région de Montmagny, par celle aussi du faisan et de la truite dans Bellechasse.

La région compte plusieurs auberges de bonne qualité. Depuis plusieurs années, la chaude hospitalité des Beaucerons et Beauceronnes trouve sa plus belle expression en Gisèle et Marc Lapi-

re qui, à Saint-Georges, ont bâti morceau par morceau la très belle auberge **Bénédict Arnold**. Les Lapiere ont aménagé avec goût chaque recoin de cette vieille demeure et se sont entourés d'un personnel empressé. Le site offre en plus une vue superbe sur la vallée de la Chaudière. La table y est de très grande qualité et le service impeccable. L'auberge Bénédict Arnold offre les services de mini-congrès et réunions d'affaires dans ce paradis de la petite entreprise. Ses chambres et sa table sont à la disposition des touristes surtout en fin de semaine alors que la disponibilité est plus importante.

Dans Lotbinière, Jocelyne et Magella Gagnon reçoivent aussi très bien dans la très belle auberge **Manoir de Tilly**, à Saint-Antoine-de-Tilly. Là aussi la table et le service sont de grande qualité.

L'Hôtel-Auberge des Appalaches, au lac Etchemin, offre par ailleurs aux familles en vacances un gîte confortable, un service sympathique et une table de bonne qualité. Les prix sont à cet endroit mieux adaptés aux petits groupes.

Enfin, les connaisseurs auront toujours plaisir d'aller rencontrer à Montmagny Renaud Cyr à son bel hôtel-motel **Le Manoir des Érables** pour discuter avec «l'aubergiste de l'année» des vertus de la cuisine régionale, dont il est un spécialiste.

Le gîte

Établissements hôteliers

Plus de 250 hôtels ou motels et près de 3 500 chambres sont à la disposition des voyageurs. Plus de 70 de ces établissements ont reçu deux, trois ou quatre fleurs de lys, symbole de qualité. On trouve des auberges familiales à Montmagny, Lac-Etchemin, Saint-Antoine-de-Tilly, Lévis, Saint-Romuald, Sainte-Marie et à Saint-Georges.

Le camping

Près de 70 terrains de camping bien aménagés sont répartis sur le territoire. Le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche en gère trois, à Saint-Joseph-de-Beauce, à Beaumont et à Saint-Camille.

Chalets

Il y a des chalets à louer aux terrains de camping de Saint-Raphaël, et entre Saint-Léon et Saint-Malachie. Il y en a également au centre de villégiature du Mont-Orignal, à Saint-Zacharie, à Saint-Édouard-de-Frampton, et au sein du réseau Vacances-Familles.

Bases de plein air

Le Centre de plein air Le Zachario, à Saint-Zacharie, est ouvert toute l'année. En plus du sentier écologique, du camping sauvage, des salles de réception et des parties de sucre, il offre des activités d'hiver (ski de fond, motoneige, location d'équipements de ski et raquettes) et en d'autres saisons, de canotage, baignade, chasse et

randonnée pédestre sur le plus haut sommet de la région (650 mètres).

Le Centre de plein air municipal de Lyster est situé sur la rive est de la rivière Bécancour (route 218). Il propose les activités suivantes: pêche, canotage, sentier d'interprétation écologique, parties de sucre. Il possède aussi un chalet principal pour recevoir les groupes.

Le Centre de plein air du Lac-des-As de Saint-Prospère, situé sur la route 204, permet de pratiquer

la natation, la pêche et le ski de fond.

Enfin, le Camp de chasse et pêche, du lac Portage, près d'Armstrong sur la route 173, dispose d'un terrain privé de 5 500 acres englobant quatre lacs, à la frontière américaine. On peut y pêcher la truite arc-en-ciel et obtenir sur place l'équipement nécessaire. Des cabanes de rondins sont également disponibles. Elles ont la particularité d'avoir été meublées de meubles et accessoires faits à la main.

Principales activités

Les gens du Pays de l'Érable aiment bien recevoir. Ils le font gentiment au cours des nombreuses activités populaires qui se déroulent dans chacune des cinq régions.

Dans Lotbinière:

- Le festival d'Automne de Sainte-Agathe (fin septembre);
- L'Exposition agricole de Lotbinière (mi-août);
- Le Festival champêtre de Saint-Édouard (fin août);
- Le Festival des Vieilles Pierres de Lotbinière, qui se déroule durant toute la belle saison.

Dans la Beauce:

- Le Festival des foins de Saint-Évariste-de-Forsyth;
- Le Festival du Beauceron de Saint-Éphrem.

Dans Bellechasse:

- Le B.B.Q. champêtre de Saint-Anselme;

- Le Festival de la galette de sarrasin de Saint-Lazare (au début d'août);
- Le Festival de la truite de Saint-Philémon;
- Le Festival du faisan du Lac Etchemin (à la fin septembre);
- Les Régates du lac Etchemin, qui se déroulent tout au long de l'été.

À Lévis:

- Les Fêtes populaires Desjardins (du 11 au 14 août).

Dans Montmagny-L'Islet:

- Le Festival automobile Saint-Just, de Saint-Just-de-Bretenières (début septembre);
- Le Festival de l'oie blanche de Montmagny (du 13 au 23 octobre);
- Les Fêtes de la Saint-Hubert, à Cap Saint-Ignace (les 3 et 4 septembre).

Des vacances dans le Pays-de-l'Érable, c'est Super!



Vous aimez pêcher la truite, faire du camping, du canotage, de la baignade, des randonnées pédestres, visiter des expositions, participer à des festivals, vous amuser dans les foires...? Venez donc passer vos vacances au Pays-de-l'Érable. Les gens de la région sont accueillants et ne demandent pas mieux que de vous faire passer de belles vacances. Vous serez charmés par les sculpteurs de St-Jean-Port-Joli; vous serez envoûtés par les maisons, les moulins et les granges qui témoignent de notre passé. Il y en a vraiment pour tous les goûts. Vous avez tout à gagner à vivre vos vacances au Pays-de-l'Érable.

Pour renseignements au sujet de bons forfaits ou d'autres possibilités de vacances au Québec, téléphonez sans frais au:

873-2015 (région de Montréal)

1-800-361-5405 (ailleurs au Québec)

ou écrivez à: Tourisme Québec
C.P. 20 000
Québec (Québec)
G1K-7X2

Cet été, au Québec, c'est super!

Québec



Guy Fournier

POUR RIRE

Simon qui?

Simon Bolivar, qui a aidé à libérer six pays d'Amérique du Sud: le Venezuela, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie et le Panama, a un superbe monument érigé en sa mémoire dans le Central Park de New York, un autre à Montréal dans un parc de l'Avenue Penfield et des dizaines de statues dans plusieurs pays sud-américains. D'ici peu, si la controverse qui a surgi il y a quelques semaines, ne prend pas trop d'ampleur, une autre statue de Bolivar sera élevée chez nous, celle-là à Québec, en face du nouveau palais de justice.

Comme toujours lorsqu'une question devient brûlante d'actualité, «PLUS» s'est penché sur cette affaire Bolivar. Il a chargé son collaborateur Guy Fournier d'instruire une enquête afin de mesurer la connaissance qu'on a ici du fameux héros sud-américain. Notre collaborateur a posé à des Québécois de tout âge et de toute profession, sans distinction de race, de couleur ou de religion, toute une série de questions se rapportant à Simon Bolivar y compris. Nous publions ci-après les réponses qui sont revenues le plus souvent. Comme les lecteurs pourront le constater, cette enquête nous permet de conclure que l'érection d'une statue à la mémoire de Simon Bolivar à Québec ne devrait pas, comme on dit souvent, faire un pli sur la différence des Québécois. Enfin, et ce n'est pas sans importance compte tenu de la course actuelle au leadership du parti libéral, ces réponses démontrent hors de tout doute que Simon Bolivar est à peine plus connu chez nous que le député Pierre Paradis!

QUESTION: Êtes-vous favorable à l'érection d'une statue équestre en face du nouveau palais de justice de Québec?

RÉPONSE: Même en face d'un palais de justice, l'érection n'a pas sa place en public.

QUESTION: Quelle grande personnalité de l'histoire s'est déjà rendue en Angleterre pour solliciter sans succès l'aide de ce pays en vue de libérer le sien?

RÉPONSE: Jacques-Yvan Morin.

QUESTION: Quelle personnalité historique a vécu en exil aux États-Unis où il s'imprégna tellement des idées de l'indépendance américaine qu'il jura que ni son bras, ni son âme ne connaîtraient de repos tant qu'il n'aurait pas brisé les liens retenant sa patrie à ses colonisateurs?

RÉPONSE: Louis-Joseph Papineau.

QUESTION: Quel grand homme a écrit «qu'à leur naissance, les hommes possèdent des droits

égaux de partager les bénéfices de la société», mais qui, au nom de l'urgence, n'a pas hésité à établir un puissant gouvernement central?

RÉPONSE: Pierre-Elliott Trudeau.

QUESTION: Qui préconisait l'union de l'Amérique espagnole avec le Brésil et les Antilles?

RÉPONSE: Francine Grimaldi.

QUESTION: Après la création de la Bolivie, qui accepta de ce pays une récompense d'un million de dollars?

RÉPONSE: Bryce Mackassey.

QUESTION: Qu'est-ce que le Venezuela?

RÉPONSE: C'est une maladie qui frappe surtout les homosexuels et les Haïtiens et qui s'attrape par une transfusion de sang.

QUESTION: Quel grand homme a aidé à libérer le Panama?

RÉPONSE: Maurice Chevalier.

QUESTION: Qui a contribué à libérer la Colombie?

RÉPONSE: Le «pot».

QUESTION: Quel homme politique s'est retiré brisé et malade en attendant de s'éteindre pieusement?

RÉPONSE: Claude Ryan.

QUESTION: Les Américains l'ont baptisé le «Washington de l'Amérique du Sud». Qui est-il?

RÉPONSE: Ronald Reagan.

QUESTION: Quelle figure légendaire d'Amérique est devenue commandant en chef d'une armée qui a fait piètre figure?

RÉPONSE: Bill Virton.

QUESTION: Quel est le grand homme qui célébra le 24 juillet dernier son 200^e anniversaire de naissance?

RÉPONSE: Roger Baulu.

QUESTION: Quel homme d'État d'Amérique a vu sa femme emportée par la fièvre quelques années seulement après son mariage?

RÉPONSE: Pierre-Elliott Trudeau.

QUESTION: Qui les Sud-Américains ont-ils baptisé «El libertador», c'est-à-dire le libérateur?

RÉPONSE: Julio Iglesias.

QUESTION: Qui, en 1819, a marché plus de 1 000 milles à travers la Cordillère des Andes pour se rendre en Colombie?

RÉPONSE: Jacques Hébert.

QUESTION: Quel personnage historique est le fils unique de parents riches et nobles?

RÉPONSE: Jacques Parizeau.

QUESTION: Qui est Simon Bolivar?

RÉPONSE: L'inventeur de la Bolivie.

QUESTION: Nommez un homme politique célèbre dont on rapporte qu'il a eu plus de 50 maîtresses appartenant à toutes les classes de la société et qu'il a laissé un grand nombre d'enfants nés hors mariage?

RÉPONSE: Gilles Grégoire.

Les nouvelles vocations du téléviseur

DEMAIN L'AN 2000



Yves Leclerc

La nouvelle est sortie il y a déjà un mois ou deux et on en a parlé surtout en termes d'ouverture d'une nouvelle usine et de création d'emplois pour la région de Montréal, ce qui a eu tendance à masquer l'intérêt de l'événement sur le plan technologique. Or, si le produit que le Groupe Vidéotron appelle «Vidacom» tient ses promesses, cet intérêt devrait dépasser de beaucoup l'impact économique à court terme.

Vidacom s'inscrit en effet à la toute pointe d'un courant récent qui a pour objectif de révolutionner l'usage que nous faisons de l'appareil de télévision familial. D'un accessoire à fonction unique et d'une utilisation essentiellement passive, on cherche à le transformer en un «centre d'information domestique» aux rôles multiples exigeant de l'utilisateur une participation active.

C'est que la direction de Vidéotron, comme de nombreux autres spécialistes des communications aux États-Unis, en Europe et au Japon, s'est rendu compte que déjà depuis quelques années, le téléviseur devenait polyvalent et surtout que le câble coaxial installé d'abord uniquement pour nous transmettre les signaux de la câblodiffusion commerciale pouvait assez facilement se transformer en une «autoroute électronique» sur laquelle voyageraient de nombreux messages dont bon nombre (probablement la plupart, en fait) n'auraient rien à voir avec la télévision traditionnelle.

C'est ainsi qu'en même temps que naissait ici le concept de Vidacom, les Japonais faisaient l'expérience de plusieurs formes de télévision interactive (Hi-Ovis près de Nara, et la «Cité câblée» de Tama); les Américains de la Warner poursuivaient et étendaient l'expérience de leur système Qube à travers l'État d'Ohio puis ailleurs aux États-Unis; le gouvernement français décidait, à la fin de la remise à neuf de son réseau téléphonique, de poursuivre sa poussée en technologie des communications en câblant l'ensemble du territoire français, d'abord en coaxial, puis en fibre optique (qui est le «successeur» logique du câble de cuivre).

Un chemin privilégié

D'abord, pourquoi le câble? Parce qu'il est là. En Amérique du Nord, de 35 à 70 p. cent des domiciles sont «câblés», selon les régions (environ 60 p. cent au Québec). En Europe, la proportion est

plus faible, sauf en Angleterre, en Hollande et en Belgique, mais plusieurs pays, à l'exemple de la France, sont intéressés.

De plus, le câble a une capacité de transmission beaucoup plus importante que la ligne téléphonique: cela peut aller de 1000 à 10 000 fois plus. Et il est généralement sous-utilisé, ou mal utilisé. Il y a une limite au nombre de chaînes de télévision traditionnelles que l'utilisateur est intéressé à recevoir; déjà, plusieurs des chaînes que nous recevons font double emploi et il en est un certain nombre que nous ne regardons jamais.

Enfin, l'utilisateur habituel du câble est un «bon client» pour de nouveaux produits de communication. Presque partout, ce sont les secteurs les plus opulents qui sont câblés et au début de la fin de l'actuelle récession, les gens se montrent intéressés à recommencer à acheter des services et des gadgets nouveaux.

Cependant, jusqu'à maintenant, le câble avait un désavantage sur la ligne téléphonique: il n'était conçu que pour les communications dans un sens et ne permettait pas l'«interaction» de la part de l'utilisateur à l'autre bout. C'est précisément ce défaut que des expériences comme Qube de Warner et Vidacom de Vidéotron veulent corriger, en dotant les câblodistributeurs de la capacité de recevoir, reconnaître et traiter les signaux émis par leurs clients. Le sélecteur qui jusqu'à maintenant ne pouvait que choisir entre la trentaine de canaux disponibles aura dans l'avenir la possibilité de remonter jusqu'à la source et «donner des ordres» au système central. Eventuellement, il sera remplacé par un clavier complet qui permettra de transmettre du texte écrit sous forme de «courrier électronique».

Un monde de réseaux

Quelles sont les fonctions autres que la télévision (traditionnelle ou pas) qui peuvent ainsi se brancher

sur le câble ou sur le téléviseur? Elles sont de deux ordres, que l'on qualifie généralement de «télématique» et de «privatique». Dans le second cas, il s'agit d'une utilisation «locale» qui ne fait pas appel au câble ou au réseau. C'est ce qui se produit quand on branche sur le téléviseur un jeu vidéo, un ordinateur personnel, un vidéodisque ou un magnétocassette.

Là où le câble intervient, c'est dans le premier cas, lorsque le téléviseur devient une sorte de «porte» permettant de pénétrer dans un univers de réseaux de communications très variés. C'est ici que se placent la télétexte et le vidéotex (par exemple Télidon) qui permettent à l'utilisateur d'aller chercher dans des «banques de données» diverses informations, mais aussi une foule d'autres possibilités qui sont encore pour la plupart à l'état expérimental.

Les télétransactions vous permettront de communiquer avec des magasins, des services, des banques pour effectuer des achats, réserver des places de train ou d'avion ou de concert, ou effectuer sur votre compte de banque toutes les transactions que permet actuellement un guichet automatique, etc.

Le télétravail est un système de surveillance à distance, passif ou actif, qui peut d'une part être branché sur des systèmes de sécurité anti-vol ou anti-feu (pour alerter les policiers ou les pompiers) ou d'autre part lire votre compteur de gaz ou d'électricité. Hydro-Québec, entre autres, a commencé à étudier ce système.

Enfin, il y a tout le phénomène du «courrier électronique», officiel ou pas, dont on parle pour l'avenir, mais qui existe déjà dans le présent de nombreuses entreprises et même d'un certain nombre d'individus équipés d'ordinateurs domestiques. La différence, c'est que les réseaux futurs l'offriront à tous et chacun.

Comme vous le voyez, si les projets du genre Vidacom se réalisent, le téléviseur du futur ne ressemblera plus guère à celui du passé. Mais si nous avons déjà une bonne idée des avantages qu'il pourra nous apporter, ce que nous ignorons en grande partie, c'est ce que seront les problèmes et les inconvénients nouveaux qu'il amènera sans doute aussi... □

LE VOEU DE GAUDIERI POUR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Un «très bon musée à caractère international»

Alexandre Gaudieri: «J'espère que j'apporte à Montréal un volet international. C'est une ville que j'aime. Il n'y a pas de problèmes insurmontables au Musée des beaux-arts. Ce qu'il faut à ce musée, c'est avant tout un bon directeur qui entretient une relation de confiance avec son conseil d'administration et avec son personnel. Il nous faut travailler sur une base solide. Ce que nous voulons tous ensembles et ce que les Montréalais veulent aussi, c'est un très bon musée à caractère international.»

Dans cette entrevue exclusive accordée à PLUS, Gaudieri évalue non sans hésitation certains aspects de la situation au Musée des beaux-arts de Montréal. Une hésitation due, précise-t-il, à l'incertitude dans laquelle il est lui-même placé en raison de la controverse entourant sa nomination, contestée par le gouvernement fédéral.

Au bout du fil, l'homme est prudent, s'exprimant en cherchant à peine ses mots, en un français appris à Paris où il a fait une partie de ses études en administration bancaire avant de se consacrer à l'histoire de l'art. «Ma façon de gérer un musée, dit-il, c'est d'abord d'écouter puis deuxièmement de discuter. Il faut chercher à



René Viau

me convaincre si je ne suis pas d'accord. Une fois la décision prise, il faut la tenir sans chercher à plaire à tous et à son père. Mais d'abord, je veux savoir ce que l'on veut et tenter de répondre au besoin.»

Américain ou non, le futur directeur du Musée des beaux-arts de Montréal devra certes savoir écouter.

Alexandre Gaudieri, déjà élu «grand Montréalais» par certains, avant même d'avoir quitté sa Georgie, ce «directeur venu du Sud», pour d'autres, serait-il l'homme de la situation au Musée des beaux-arts?

Si Québec et le conseil d'administration de l'institution qui l'a choisi y croient dur comme fer, Ottawa n'en veut pas, désirant être convaincu qu'aucun autre muséolo-

logue canadien ne peut exercer cette fonction.

Avis aux intéressés. La «job» n'est pas facile malgré le salaire offert: 70 000\$ par année soit presque 20 000\$ de plus que celui de l'ancien directeur démissionnaire.

Américain ou non, le futur directeur du Musée des beaux-arts de Montréal aura à diriger une institution où les problèmes sont légion.

Absence d'orientations

À Montréal, compte tenu de l'accroissement de la population, la fréquentation du musée est restée stable depuis 1960. Par rapport aux Torontois, les Montréalais ne sont guère gâtés par des expositions à caractère spectaculaire. Tutankhamon et ses trésors, Turner, VanGogh, À la recherche d'Alexandre et autres supershows muséologiques nous passent au-dessus de la tête.

Le musée ne peut en outre exposer que sept p. cent de sa collection permanente. Sa capacité d'accueil reste limitée et l'espace à sa disposition est deux fois trop petit. Pour rivaliser avec les grands musées de Toronto, le musée doit absolument croître et augmenter son budget.

Si la piètre performance du musée dans le domaine de la levée de fonds et son déficit de 600 000\$ sont plus que préoccupants, c'est davantage l'absence générale d'orientations qui faisait sourciller des experts des HEC dans un rapport remis au ministre des Affaires culturelles, Clément Richard, l'an dernier, à la suite de la bisbille engendrée par l'exposition Largillierre.

Au lieu de déterminer des politiques et des orientations générales pour le musée, le conseil d'administration de l'institution, dont la performance a été jugée négative par les experts des HEC, aurait trop tendance à se substituer aux professionnels en place dans la gestion administrative et quotidienne du musée créant un climat de conflit et de tension. «Pour ma part, je n'ai jamais eu de problèmes avec mon conseil d'administration», a déclaré à PLUS Alexandre Gaudieri.

Dans ses recommandations, le rapport des experts mettait l'accent sur une réorganisation du conseil d'administration du musée. Ses membres devaient passer de 27 à 21 et Québec ne devait plus procéder à la nomination de douze d'entre eux. Les membres de ce conseil devaient plutôt être élus parmi l'association des Amis du musée.

Jugé «excellent» par M. Gaudieri, le rapport aura-il des suites s'il est nommé directeur? La réponse n'est pas simple.

organisation de ce conseil s'impose-t-elle? «Ce qui compte avant tout, prévient Gaudieri, ce sont l'implication et les motivations des membres qui y siègent.» Quant à la question du partage des responsabilités entre le directeur et son conseil, celle-ci, selon lui, «ne se pose pas avec un bon directeur».

Au Musée des beaux-arts, aucun règlement n'a été accepté à la suite de ce rapport.

Un très bon musée international

Parallèlement au rapport HEC sur les structures et la gestion du musée, un comité interne d'orientation proposait en octobre dernier, la vision d'un musée toujours universel et généraliste mais davantage axé sur les artistes et l'art «montréalais» dans le développement de sa collection et la programmation de ses expositions.

«Ce qu'il nous faut à Montréal, c'est un très bon musée international», d'affirmer M. Gaudieri. Pour lui, il est clair que toute cette question de l'orientation du musée doit être repensée «bien sûr avec une certaine responsabilité à l'égard des bons artistes locaux et régionaux». Au chapitre de l'art actuel, d'estimer le muséologue américain, «le Musée des beaux-arts de Montréal se devra d'agir en consultation avec le Musée d'art contemporain avec lequel nous ne voulons pas entrer en concurrence».

Loin d'être réglée, l'orientation du musée demeurera, espère-t-on, la responsabilité du directeur en consultation avec les professionnels de l'institution. Sans orientation, en bute à de multiples secousses internes, le Musée des beaux-arts de Montréal connaît une grave «crise de transition» comme le confirmaient les auteurs du rapport d'experts des HEC en insistant pour que le «conseil clarifie son rôle et se donne des directions précises». Le futur directeur, pouvait-on y lire, se devait d'être «un bon gestionnaire, un bon communicateur et un bon muséologue».

En misant sur Alexandre Gaudieri, le conseil d'administration du musée est-il avant tout sécurisé par le passé d'administrateur de l'homme et sa facilité de communicateur plutôt que par ses dons de muséologue? Banquier, proche des milieux d'affaires, M. Gaudieri a su «remonter» la Telfair Academy, de Savannah en Georgie, un musée strictement inconnu au nord, contribuant à assainir les finances de son musée, à élargir sa clientèle, à restaurer et à enrichir ses collections. Autre point qui milite en sa faveur: la relation de confiance qu'il établira avec le

conseil d'administration qui l'a choisi.

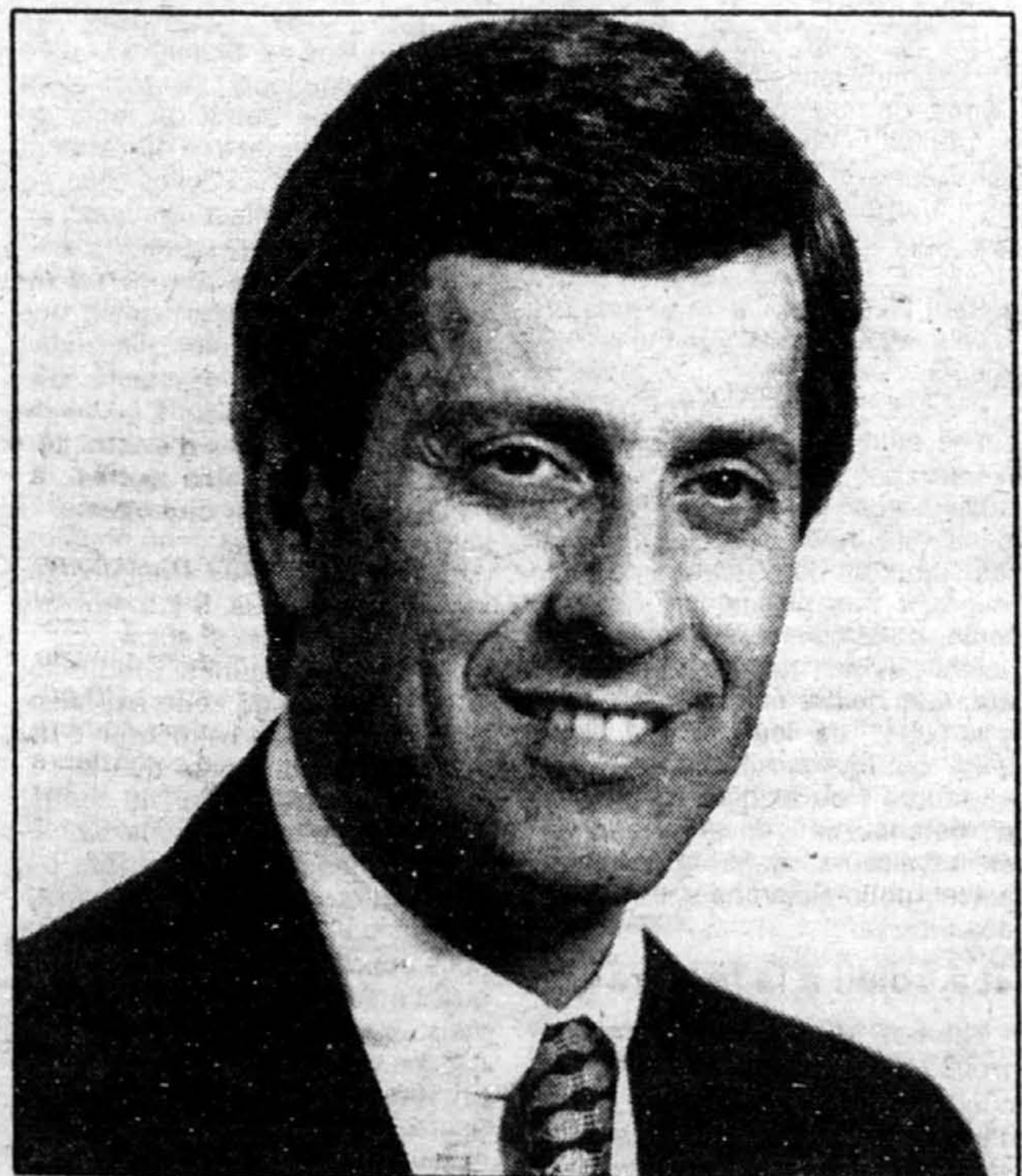
Une image de marque à remonter

Quel que soit le futur directeur au Musée des beaux-arts, celui-ci devra s'attaquer avec énergie au financement de l'institution. Il devra pouvoir encourager chez les mécènes privés des dons en argent et en oeuvres d'art particulièrement chez les francophones, qui à date, n'ont guère brillé dans ce domaine. Le musée se doit d'assurer une plus grande part d'autofinancement. À l'heure actuelle, Québec verse plus de 2,7\$ millions au musée, soit la grande majorité des subventions publiques qui lui sont octroyées.

Le futur directeur devra remonter l'image de marque du musée. Un musée en bute souvent aux attaques de son propre conseil comme cela s'est vu lors de l'exposition Largillierre! Les démissions en cascade n'ont guère arrangé les choses. Tant que les structures ne seront pas modifiées, des «tensions» entre le directeur et son conseil restent possibles, une fois la lune de miel terminée. Ces querelles internes qui ont miné le musée sont pour beaucoup d'observateurs les symptômes de la transition qu'a connue cet établissement; autrefois majoritairement anglophone qui s'est «québécoisé» tant bien que mal. Cependant, la nouvelle élite qui siège aujourd'hui à son conseil — une collection d'hommes d'affaires, de personnalités proches du PQ ou d'individus plus ou moins, selon le cas, intéressés à l'art — n'a pas su éviter le même malaise qui frappe bon nombre de musées au Canada.

Ici, le taux de décapitation des directeurs de musées est certes plus élevé que la moyenne nationale des divorces! Plus d'un muséologue de valeur, une espèce si rare à trouver semble-t-il, se sont désistés ou ont été remerciés par des conseils trop tatillons ou des fonctionnaires péremptoires. On ne fait pas assez confiance aux professionnels, estime-t-on dans les milieux muséologiques. L'aspect artistique passe au second plan. Connaissant la situation au Musée des beaux-arts, il n'est pas étonnant, chuchote-t-on avec malice, que peu de Canadiens d'envergure se soient présentés à ce poste.

En cherchant une sorte de Charles Dutoit, le conseil d'administration de l'institution de la rue Sherbrooke espérait pour sa part qu'un nouveau venu, étranger à toutes les secousses qu'a connues ces dernières années le musée, pourrait mieux relancer ses activités.



Alexandre Gaudieri

Héroïne versus morphine

Pour rétablir la vérité, je me suis rendu à Londres afin d'apprendre de la bouche même des spécialistes anglais comment ils utilisent l'héroïne pour leurs patients cancéreux en phase terminale. Comme j'aurais voulu que les opposants à la législation de cette drogue entendent leurs propos, ceux qui, en particulier, s'ingénient à trafiquer cette vérité depuis quelque temps déjà.

À la Société canadienne du cancer, on soutient que les médecins de l'hôpital St. Christophe, centre hospitalier londonien à l'avant-garde dans les soins palliatifs, ont substitué la morphine par voie buccale à l'héroïne, sous prétexte d'effets analogues. En outre, la dite Société maintient qu'un groupe d'experts a étudié ce dossier et conclut au caractère superflu de la légalisation de l'héroïne pour des fins thérapeutiques en ce pays. Rétablissons les faits!

À St. Christophe, certes, on prescrit désormais de la morphine, mais chacun des spécialistes re-

connait recourir à l'héroïne en injections en cas de vomissements ou pour alléger des douleurs devenues intolérables. Témoignage sans équivoque de l'ensemble des infirmières sur place: tous les patients, sans exception aucune, reçoivent éventuellement de l'héroïne. Et comme il serait cruel d'en priver ceux qui sont en état de besoin! Une infirmière des soins à domicile remarquait que sur cinq patients décédés à la maison pendant le mois dernier, quatre bénéficiaient d'un traitement à l'héroïne.

Un recul étrange

Néanmoins, ma visite aurait été incomplète sans que je demande si des pressions politiques expliquent le retour à la morphine par voie buccale, puisque manifestement nul avantage ne justifie ce changement. «Non», m'a-t-on vivement répondu. Mais à la même question, les infirmières dissimulaient mal leur embarras, laissant supposer une ingérence extérieure.

Commentant ce rajustement de tir à St. Christophe, des médecins d'autres hôpitaux londoniens l'interprètent comme un écran de protection à son image et à sa réputation internationale. Le Dr Hayes-Moore, du Trinity Hospice: «Ici, nous continuons à prescrire de l'héroïne, même par voie orale. Pourquoi changer? L'héroïne donne les meilleurs résultats. Évidemment, étant moins connus, nous n'avons pas à nous inquiéter de ce que le reste du monde pense de nous.»

Ailleurs, on met en doute la validité de l'étude comparative des effets de l'héroïne et de la morphine réalisée à St. Christophe: «Les patients soumis à ce test recevaient simultanément plusieurs autres drogues. Comment isoler les caractéristiques de l'une d'entre elles dans de telles conditions?»

Le Dr Thelma Bates, éminent spécialiste de la douleur du St. Thomas Hospital, déplore pour sa part le manque de rigueur professionnelle des autorités de St.



Dr Gifford Jones

Christophe. «On aurait dû, affirme-t-elle, préciser que l'héroïne demeure le plus puissant analgésique et qu'elle se dissout mieux que la morphine. Donc, des quantités plus petites à injecter. Quelle importance cruciale pour ces pauvres corps émaciés.»

Elle poursuit: «Grâce à de fortes doses d'héroïne, j'ai des patients qui vont encore magasiner. Et inutile de s'affoler avec l'accoutumance, la majorité des patients sont sevrés en moins de deux semaines en cas de rémission de la maladie.»

Un choix qui ne crée pas l'unanimité

Maints hôpitaux anglais contestent la nouvelle orientation de St. Christophe. Le Dr Ian Judson, du Royal Marsden Hospital, affirme connaître huit centres hospitaliers où il est hors de question d'emboîter le pas. Pour les enfants du Great Ormond Street Hospital, les médecins demeurent des inconditionnels de l'héroïne parce que les enfants y réagissent mieux.

SE SOIGNER

Cela étant dit, j'ai essuyé un revers à Londres. Un médecin de réputation internationale qui me vantait les mérites de l'héroïne a décliné mon offre de venir au Canada prononcer une série de conférences sur ce sujet. Il avoue connaître certains membres de la Commission d'étude chargée d'évaluer le caractère thérapeutique de l'héroïne par le ministère de la Santé et du Bien-être social, et il craignait que sa présence les offusque.

Un lecteur d'Ottawa résume assez bien mes inquiétudes quant à la création de ces Cliniques du cancer: «Je redoute, écrit-il, que les auteurs du procès de l'héroïne ne soient biaisés et n'aient déjà rendu un verdict défavorable à sa légalisation, quitte à fricoter les résultats recueillis au cours des prochains mois.»

Dénouement prévisible quand bon nombre de directeurs de ces cliniques m'écrivent pour me dissuader de mon projet de rendre l'héroïne accessible aux cancéreux en phase terminale. Aurait-on pipé les dés d'avance? □



Claire Dutrisac

Est-ce un signe des temps? La jeunesse s'intéresse de plus en plus au troisième âge. Chez ceux de 20 ans, la gérontologie devient de plus en plus en vogue. On essaie d'apprendre... et on finit par comprendre, par découvrir la richesse du vieil âge.

Projet «générations»

À Saint-Lambert, quatre résidents de cette localité cossue, où sévit un individualisme traditionnel, ont sollicité et obtenu des fonds de Canada-Été (autrefois, c'était les projets PIL, ou Canada au Travail, etc.), pour exécuter, entre autre projets, celui qu'on a appelé «Générations».

Ils sont quatre, trois garçons et une fille, dont l'âge varie de 18 à 22 ans, étudiants à l'université ou au cégep. L'objectif global de «Générations» consiste à développer de nouveaux liens entre les habitants de Saint-Lambert, et de renforcer ceux qui existent. Le slogan qui anime cette action: «Ici, chez moi.» Toute la population est en cause. Par exemple, ces jeunes ont ouvert un modeste café, dans un petit «chalet» sans prétention. On y vient danser, chanter, s'amuser.

En ce qui a trait aux personnes

âgées, on a organisé deux rencontres entre les locataires de trois résidences spécialisées et une cinquantaine d'enfants d'environ sept, huit et neuf ans. Ces derniers ont débordé d'enthousiasme; ils voulaient tous venir. «Ils étaient fous, fous, fous!» se sont exclamés les étudiants. «Ils s'y sont préparés une semaine d'avance, car ils devaient apporter un petit cadeau fait de leurs mains.» Ils ont offert des dessins, des articles bricolés, des poèmes...

De leur côté, les personnes âgées ont accepté de venir causer avec ces enfants et elles étaient fort émuees. «Nous avons d'abord, m'explique Michel Solis, le chef du groupe, convoqué ces dames et messieurs une demi-heure d'avance et ils ont occupé la moitié de chaque table. Si bien qu'en arrivant, les enfants ont dû compléter les tables et se mêler à eux.» Ils avaient en main quelques questions à poser pour rompre la glace. Exemples: «Comment c'était, le transport, dans votre temps, à Saint-Lambert?» ou «Racontez-moi une de vos journées, dans votre temps...»

Ces deux rencontres eurent un franc succès. «Certaines personnes âgées n'ont pas voulu partici-

per à ces échanges, mais nous avons eu le nombre désiré. Quant aux enfants, ils étaient emballés au point qu'il a fallu en limiter le nombre. Nous avons fait de la publicité dans les parcs.»

Chez les deux parties, les enfants et les aînés, le souvenir de ces rencontres est encore très vivace.

Et les étudiants organisateurs?

J'ai demandé aux étudiants ce qu'ils avaient retiré de ces activités. «D'abord, nous avons constaté que, d'une façon générale, les personnes âgées à qui nous avons eu affaire sont, pour une part, réticentes à sortir de la résidence. Évidemment, certaines le sont plus que d'autres. Et cet esprit diffère d'une maison à l'autre. Soulignons ici que ces résidences sont destinées à des gens fort à l'aise, et qui sont plutôt autonomes. Il ne s'agit pas ici de centres d'accueil. «Ce sont des personnes heureuses...», affirme l'un des étudiants.

Un autre dira: «Moi, ce qui m'a frappé, c'est leur regard...» Un autre encore raconte qu'une dame a un fils médecin qui ne vient la voir que rarement. Elle l'excuse: «Il est si occupé!» On se scandalise et c'est bon à voir: «Quand on veut, on trouve toujours le temps!»

Les visites se font rares, m'ont déclaré mes jeunes interlocuteurs. «Nous, on nous concevait comme de petites bactéries s'introduisant dans leur système et avec lesquelles il leur fallait vivre. Ces personnes âgées sont comme «encercées». C'est comme si mon auto n'étant plus bonne, je la prends et je vais la parker là!» Pénible constatation.

Les étudiants ont été beaucoup remués par les échanges qui ont eu lieu. «Les personnes âgées ont beaucoup de choses en tête mais les sujets de conversation ne leur viennent pas aisément.» Somme toute, c'est comme si elles ne savaient pas par quel bout commencer. Ces quatre étudiants avouent s'inquiéter de leur propre vieillesse qui leur paraît bien proche. «Il faudra trouver d'autres modes d'existence car, devenus adultes et travailleurs, dans le système actuel, nous ploierons sous le fardeau...»

«Le soleil à la fenêtre»

Tel est le slogan d'un autre groupe oeuvrant au Centre d'accueil Gouin. L'un d'eux, à la porte d'un centre d'achats, m'a vendu un macaron portant cette inscription: au-dessus d'un très joli des-

sin. Alain Roy se destine à l'étude de la gérontologie. Ils sont cinq qui, depuis le début du mois de juin, animent le Centre où résident 160 personnes. «Celles qui ne pouvaient quitter leur chambre, on les a visitées, intéressées à certaines activités.» Aux autres, on offrait des séances d'artisanat, des fêtes, des sorties, des films, des danses, des jeux de société, des jeux à l'extérieur. «Nous avons de tout!» affirme Alain avec fierté. Là encore, c'est Canada-Été qui fournit les fonds. Le résultat de ce travail? «Au début, les gens nous regardaient, pas plus. Maintenant, ils viennent à nous. Il y a toujours des exceptions, c'est sûr.»

Et eux, les jeunes étudiants, qu'ont-ils retiré de cette expérience? «On a appris beaucoup; c'est très différent du cours que le cégep nous offre et qui ne fournit qu'une petite base. Je sais maintenant que les personnes âgées ont toutes des connaissances, qu'elles ont une vie, qu'elles peuvent nous apprendre des tas de choses que l'étude ne nous donnera jamais...»

Sans doute y a-t-il, de par la province, d'autres initiatives du genre. Il faut s'en réjouir. Le cercle vicieux de l'isolement du vieil âge commence à se briser. □

VIEILLIR

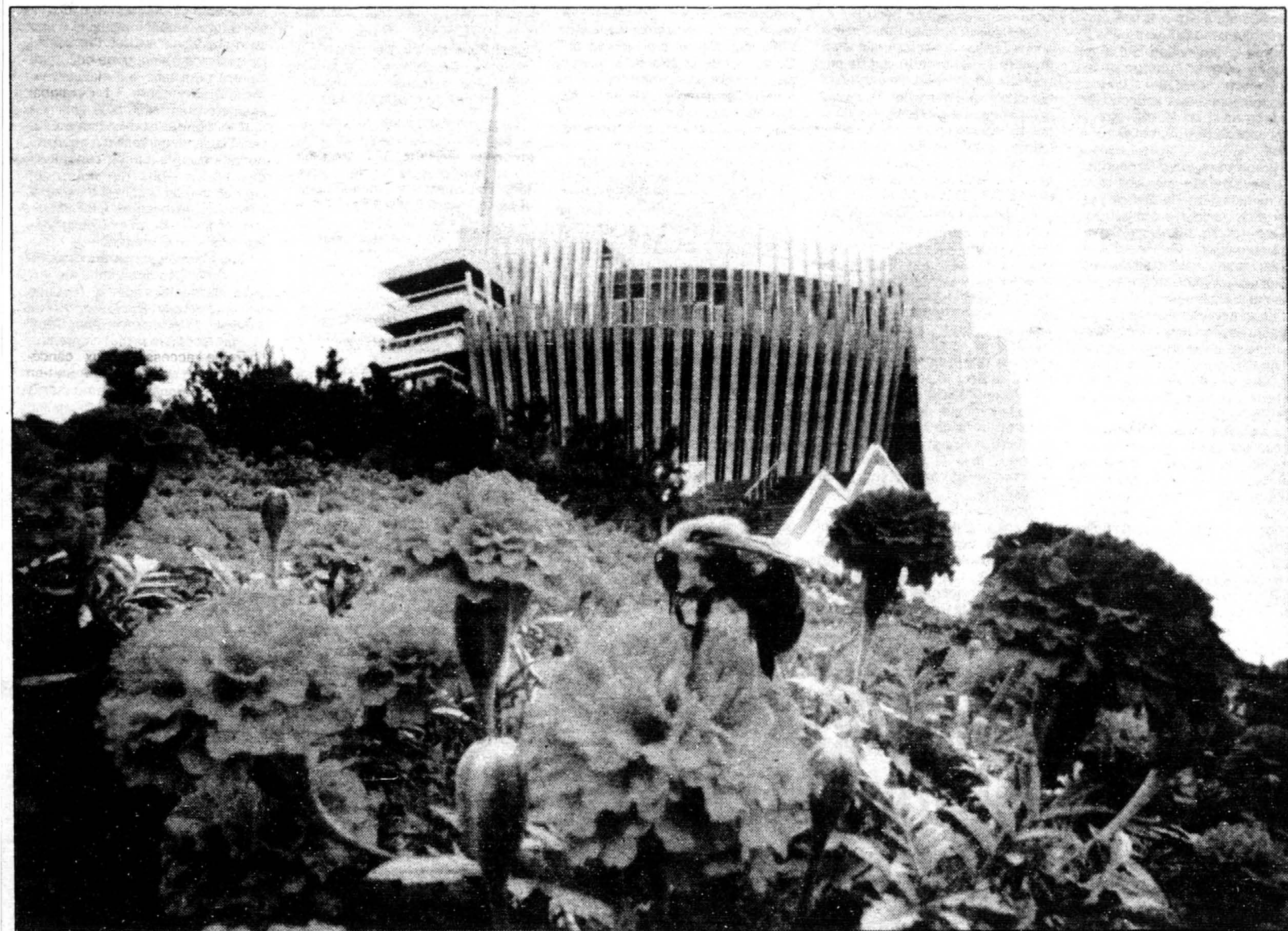
Le fossé des générations commence à se combler...

PHOTOGRAPHER



Antoine Désilets

«Butinons dans l'île...»



On ne le dirait pas à première vue mais c'est le Sénégal qui est responsable de la création de l'image que vous voyez sur cette page. Je l'ai prise en effet par un bel après-midi nuageux à Terre des Hommes en compagnie de trois étudiants africains venus à Montréal réaliser un stage pratique de photo-reportage, à la suite des cours que je leur avais donnés chez eux quelque temps auparavant.

L'exercice de la journée portait sur la profondeur de champ et, spécifiquement, sur l'une des manières de l'exploiter qui constitue l'un des outils les plus précieux pour le photographe qui se doit d'être toujours prêt à enregistrer une image claire des événements les plus imprévus, à savoir: la notion d'hyperfocale. Il ne s'agit pas, comme son nom pourrait le laisser croire, d'une technique permettant de produire des super-images... mais presque! Je n'ai pas assez d'espace pour vous expliquer le pourquoi du comment de la chose mais il se trouve sûrement dans votre entourage une «balle» de la

photo qui se fera un plaisir de le faire à ma place pour votre bénéfice exclusif et personnel, sinon pour vos beaux yeux! Mécaniquement, le procédé consiste à placer le repère «infini» (oo) de la bague de mise au point vis-à-vis la marque correspondant à l'un des plus petits diaphragmes inscrits sur l'échelle des profondeurs de champ (f/16 ou f/22). Ainsi réglé, votre objectif donne une image nette pour à peu près toutes les distances, ce qui vous permet d'opérer votre SLR à la manière d'un super-Instamatic, sans vous préoccuper de la mise au point. La seule chose à surveiller, c'est la vi-

tesse, que l'on établit en fonction de la lumière ambiante... et qu'il ne faut pas oublier de changer quand on passe d'une zone d'ombre à une zone de clarté. Cette méthode ne donne cependant des résultats intéressants qu'avec des objectifs dont la distance focale est inférieure à 50mm; ses effets les plus frappants se produisent avec des objectifs 28, 24 ou 18mm. La photo de cette semaine a d'ailleurs été prise à travers un objectif 18mm ouvert à f/16. La profondeur de champ s'étendait dans ces conditions de 30 centimètres à l'infini, ce qui vous permet de voir l'abeille (l'avez-vous remarquée?)

butiner à l'avant-plan tout en distinguant clairement le Pavillon de la France loin en arrière. La transposition en noir et blanc d'une diapositive en couleurs occasionne une certaine perte de qualité mais je vous assure que l'image qui figure sur la pellicule originale est «pétante» de clarté. Si l'emploi de l'hyper-focale ne donne pas nécessairement et toujours des hyper-photos, il n'en demeure pas moins capable de nous faire voir des scènes en apparence ordinaires d'une façon qui, avouons-le, peut être assez inhabituelle... à condition de chercher un peu, bien sûr.



Gérard Lambert

POUR ÉCOUTER

Soûl de «Soul»

D'où vient cette étincelle qui brille dans nos yeux dès que le mot «soul» résonne dans la bouche? Pourquoi une musique et une époque révolues continuent-elles à provoquer la fascination? En tirant de l'oubli disques, photos et témoignages, on se dit que si un jour la musique populaire a connu un état de grâce, ce devait être à Memphis ou à Detroit, entre 1964 et 1966.

Le grand choc s'est produit au début des années 60, quand le rythm'n blues des origines, un peu en perte de vitesse, a été détrôné auprès du public blanc par l'invasion britannique. Subitement, la musique noire s'est repliée sur elle-même, est retournée vers ses racines et a explosé.

La «soul music», c'est fondé sur l'émotion, la passion, la chaleur, l'intensité... En anglais, «soul» veut dire «âme». «Quand j'étais petit, raconte Wilson Pickett (le créateur de «In the midnight hour»), je voyais toutes ces femmes à la messe qui entraient en transes, qui se laissaient totalement aller. Je les ai regardées, je les ai rejointes et c'est comme ça que j'ai trouvé ma façon de chanter.» L'hystérie du gospel, le chant des églises noires, c'est la base intime et essentielle de la «soul music». L'atmosphère de célébration fébrile qu'on trouve dans le «What'd I say» de Ray Charles, en 1959, et la vivacité passionnée du

«Shout» des Isley Brothers, à la même époque, forment deux points de repère déterminants. Mais il manquait encore la texture instrumentale, le son, le style.

C'est dans les studios que l'alchimie «soul» allait, peu à peu, se parfaire. Le laboratoire soul le plus coûteux fut indéniablement le studio Stax de Memphis. À la fois compagnie de disques, studio et collectif de compositions, arrangements et production, Stax, dont l'emblème représente deux doigts qui claquent, fut fondé en 1960 par un disc-jockey local, Jim Stewart, avec sa soeur Estelle Axton. Les deux premières lettres de leurs noms respectifs forment Stax. Puis Stax va trouver son originalité à l'arrivée d'un jeune guitariste de la région qui, à l'âge de 16 ans, reprenait avec des amis des chansons de Bo Diddley ou d'Elvis Presley, c'est Steve Cropper qui invente un style rythmique discret et saccadé, mélodique et imprévisible, qui influença toute la musique de danse des années 60 et fit de lui une figure légendaire. «Green Onions» un des premiers grands succès de Stax qui court et qui tourne encore sûrement.

Voilà le tout: une phrase rythmique chantée par une basse ondulante, un orgue enthousiaste et syncopé (Note émise sur un temps faible ou sur la partie faible d'un temps et prolongée sur un temps fort), une guitare qui s'écoule en

petites secousses nerveuses. Les créateurs de «Green Onions» devinrent le groupe maison «Booker T and the MG's». Les MG's formèrent pendant très longtemps la section rythmique la plus réputée de la musique noire.

Stax est toujours restée une petite entreprise qui, jusqu'au milieu des années 60, n'était pas équipée en stéréo et devait expédier ses bandes à New York pour terminer les enregistrements.

La musique noire est la plus belle du monde et quand ils ouvrent leur bouche pour chanter on ne voit pas seulement leurs beaux habits de satin brillant et leurs jambes agiles: on voit aussi leur âme. La «soul music» fut longtemps méprisée par le public blanc, qui considérait tout disque dansant comme infirme et moralement répréhensible. Cependant il est un nom, une lueur d'intérêt et surtout d'un peu de nostalgie: Otis Redding qui disparut dans un accident d'avion en 1967. Une grâce sur scène, mélange de fierté et de simplicité, sa voix bien sûr aux accents plaintifs et humiliés avec toujours une clarté digne, tout cela a fait de lui le premier et le dernier personnage bien spécial «soul».

Il y eut d'autres grands moments grâce aux compositeurs arrangeurs de Stax comme David Porter, Isaac Hayes, Sam and Dave, Wilson Pickett, Eddie Floyd — «Knock on Wood» reste indestructible — ont tous enregistré avec l'équipe Stax. Quand on affichait complet dans les studios de Stax, les studios de Muscle Shoals en Alabama accueillirent les mêmes artistes et arrangeurs et contribuèrent à fixer la musique «Soul sud-est». C'est là qu'Aretne Fran-

klin, dont le père, le révérend Franklin, enregistrait ses sermons dans les années cinquante, l'hymne le plus authentiquement gospel de toute la musique soul «Never Love A Man» reste gravé dans les mémoires.

La soul a engendré son héros mystique: le «Soul Brothers Number One». James Brown né en Georgie a été le premier self made noir. Sorti du ghetto, James Brown a toujours gardé sa farouche détermination de ne rien devoir à personne; sous-entendu, à aucun Blanc. Vie fastueuse et excentrique, millions de disques vendus.

Le moment est venu, Mesdames et Messieurs. Laissez-moi vous présenter le jeune type qui peut revendiquer plus de 35 classiques de la soul music, des immortelles: «Please Please», «Tryme», «Sex Machine», «Out of sight», «I feel good». Un rythm'n blues intense, rageur, avec soupis, cris d'agonie, c'est Mr. Dynamite, l'incroyable et le plus grand showman du monde. Applaudissements, l'orchestre attaque... «Papa's got a Brand New Bag»... «It's a Man's Man's Man's World».

Puis la soul alla toucher au cœur du grand public et ce ne fut ni chez Otis Redding, ni chez James Brown... Tamla Motown! La compagnie Tamla Motown représente le plus grand mythe réalisé de la musique noire américaine (on célèbre son 25e anniversaire cette année). Fondée par Berry Gordy, ancien boxeur, ancien disquaire, auteur de classiques, «Money», «Do you love me», businessman révolutionnaire, Gordy mérite à lui tout seul un des six tomes qui justifieraient Motown.

Motown c'est l'histoire d'une poignée de Noirs qui battent les Blancs à leurs propres jeux. Le «son» Tamla est reconnaissable de très loin. Comme à Stax, un style vocal et instrumental qui se développe à partir des influences gospel et rythm'n blues, mais là où Stax gardait une senteur rivale, Tamla ajoutait un raffinement urbain, une intelligence et une sophistication. Tamla a réalisé en dix ans le grand total inégalable d'une soixantaine de succès mondiaux. Le génie de Tamla venait de cette flamme commune qui animait managers, arrangeurs, compositeurs et interprètes: aller plus loin que tout le monde, trouver l'idée nouvelle. Un son merveilleux: un piano obsédant, une basse répétitive, des percussions qui marquent chaque temps, cuivres bien gonflés, plus des chœurs féminins rudes et fiers — gospel oblige — qui relancent la mélodie.

Tamla a aidé, sinon provoqué la naissance des individualités les plus marquantes de la musique noire: Smokey Robinson, Stevie Wonder, Marvin Gaye, Four Tops, Diana Ross and the Supremes, Temptations, Jackson V, Martha Reeves and the Vandellas, Sly and the family Stone... et bien d'autres chez d'autres compagnies, comme Atlantic Percy Sledge, Roberta Flack, Sam Cooke, Al Green, Platters, Tina Turner... À la fin des années soixante, la soul music s'estompait et Tamla se reposait sur ses lauriers. Stax et Tamla ont rempli et remplissent encore leur rôle de propagateurs de la musique noire à travers l'Amérique et le monde; cette vigueur intérieure, cette célébration désenchantée, mais éclairante et efficace... □

Pas de complexe face aux grands-maîtres

Le compte rendu du COQ 1983 de la semaine dernière serait certainement incomplet sans la présentation aujourd'hui d'une des parties clés, soit celle opposant notre jeune champion Kevin Spraggett au GM yougoslave Stefan Duric (cote internationale de 2515). Disputée lors de la 5e ronde, cette rencontre mettait aux prises deux des trois joueurs possédant un score parfait à ce moment, et devait éventuellement permettre à Spraggett de prendre seul la tête du tournoi.

Avant de présenter le texte et les commentaires sur la partie, signalons que Kevin aura accumulé 5½ points en sept rencontres contre des GM cet été. Des chiffres qui en disent long sur le potentiel énorme du champion du Québec.

Duric - Spraggett COQ 1983

Défense est-indienne

1. d4 Cf6 2. c4 g6 3. Cc3 Fg7 4. e4 d6 5. Cf3 O-O 6. Fe2 e5 7. d5 (Une suite qui, théoriquement, pose moins de problèmes aux noirs que 7. O-O) Cb7 8. Dc2 a5 9. Fg5 h6 10. Fe3 Cc5 11. Cd2 Fg4?! (Apparemment une nouveauté. L'Encyclopédie des ouvertures ne donne que 11... Cg4 12. Fxg4 Fxg4 13. f3 Fd7 14. O-O Rh7 15. b3 Ff6 16. Rh1 Fg5 17. Fg1 h5 avec jeu égal, Malich-Knaak Leipzig 1975. Néanmoins le coup du texte semble positionnellement douteux car après 12. h3! Fxe2 13. Cxe2 les blancs ont échangé leur mauvais F/e2, sans concéder la paire de fous comme dans Malich-Knaak.) 12. f3?! (Duric préfé-

re gagner un temps sur le F/g4 mais le coup f2-f3 ne s'avérera pas trop utile.) ...Fd7 13. g4 (Après 13. O-O Ch5 suivi de... f7-f5, les noirs obtiendraient un jeu plus que prometteur.) ...c6 14. h4 cxd5 15. cxd5 Tc8. (Menaçant b7-b5. Pour prévenir cette poussée les blancs effectuent maintenant une manoeuvre plutôt artificielle, Cd2-c4-a3, qui permet aux noirs de prendre l'initiative aussi bien à l'aile roi qu'à l'aile dame.) 16-Cc4?! (Ici ou même au coup suivant il fallait jouer a2-a4.

P. ex.: 16. a4 Ce8 17. h5! et les noirs peuvent difficilement faire quoi que ce soit du côté roi.) ... Ce8 17. Ca3 f5 (L'avantage noir ne fait plus de doute.) 18. gx15 (18. h5! fxg4 19. fxg4 g5 suivi éventuellement du sacrifice théma-



Jean Hébert

tique... Tf4! Si les blancs acceptent le sacrifice, les noirs obtiennent un pion passé protégé et surtout activent dangereusement le F/g7. Sinon, les blancs doivent s'atteler à la défense des pions e4 et g4.) ...gx15 19. Cab5 De7 20.

O-O-O Cf6! (En sacrifiant f5 temporairement, les noirs donnent d'immenses perspectives à leurs fous.

Les blancs doivent accepter l'offre, la pression sur e4 étant insoutenable.) 21. Thg1 Rh8 22. exf5 Ch5 23. Dd2 Cf4! 24. Fxf4 (Duric consent à ouvrir définitivement la diagonale a1-h8 mais il n'y avait guère d'autres choix. Les noirs menaçaient ... Fxf5 et une incursion désagréable en d3.) ... exf4 25. Dxf4 Fxf5! (Accentuant la pression avant de porter le coup fatal. 25... Dxe2? était prématuré à

cause de 26. Txx7! Rxx7 27. Dg4 Rh8 28. Cxe2 Cb3 29. Rb1 Fxf5 30. Dxf5 Txf5 31. axb3.) 26. Cxd6 (Si 26. Dxd6 Dxe2 27. Cxe2 Cb3 mat!) ... Dxe2! (Un pseudo-sacrifice qui n'en est pas moins spectaculaire.) 27. Dxf5? (27. Cxf5! Cd3! 28. Txd3 Dxd3 29. Txx7 Txx3! 30. bxc3 Dxc3 31. Rd1 Dxx7 32. d6! avec une position peu claire.) ... De3 (Un coup intermédiaire important.) 28. Rb1 Txf5 29. Cxf5 Dxf3 30. Cxx7 (Les blancs ont amassé suffisamment de matériel pour la dame mais ce matériel manque de coordination. Par une suite de coups précis Spraggett dissipe toutes les illusions.) ... Cd3 31. d6 Df2 32. Ca4 b5! 33. d7 Dc2 34. Ra1 Td8 35. Ce6 bxx4 0-1. (36. Txd3 Dxd3 37. Cxd8 Dxd7 est très clair.)

ÉCHEC ET MAT

Savoir accepter qu'on n'est pas grande vedette

DE 5 À 7



André Robert

Tout interprète de la chanson qui débute croit certainement qu'il (ou elle) possède le timbre de voix et le charisme en scène qui lui permettront d'aller s'inscrire tôt ou tard dans le peloton de tête des super-vedettes de la chanson. Celles qui «font» la Place des Arts ou le Forum; celles qui chapeautent les fêtes nationales; celles qui ont droit à leur heure complète aux «Beaux Dimanches», aux contrats de l'Olympia ou de Bobino, aux invitations de Michel Drucker à «Champs Élysées». Celles qui ne vendent jamais moins de 25 000 albums. Les Ginette Reno, Fernand Gignac, Diane Dufresne, Claude Dubois, Diane Tell, Fabienne Thibault. Les Michel Louvain, les René et Nathalie, les Michèle Richard. Les Robert Charlebois. Les Gilles Vigneault.

Un premier succès de palmarès avec un 45-tours qui se vend à quelques dizaines de milliers d'exemplaires, accompagné de passages à «Jeunesse» et à «Boubou» et d'une tournée de promotion en province, donnera à cette «découverte» l'illusion qu'elle vient, en quelques notes, de rejoindre ses idoles. Mais pour s'inscrire parmi les élites de notre chanson, dans un marché aussi restreint qu'est le nôtre, il faut presque déloger l'une des «stars» déjà en place.

Les mois passant, le nouveau venu s'apercevra que le public se rappelle beaucoup mieux le refrain que le nom de son interprète. Mais il a pris goût à la griserie de ce premier succès, propulsé par celui-ci de l'anonymat aux flatteries des admirateurs passagers. Il ne comprend pas très bien pourquoi les comités de sélection des stations de radio refusent les 45-tours suivants alors que l'on y joue encore le premier. Il change de gérant, de compagnie de disque, de style, de coiffure. Rien n'y fait. Et s'aperçoit qu'il a plus dépensé à se créer une image que n'a rapporté le premier succès. Le téléphone ne sonne plus... ou bien il a été coupé parce qu'on n'a pu le payer. Il doit rentrer dans le rang. La radio joue le premier disque d'un nouveau phénomène de la chanson...

Est-ce là le pire des scénarios?

Que penser des autres, de ceux et celles qui continuent dans le métier, encouragés épisodiquement par d'autres succès ou demi-succès qui leur donnent l'illusion d'un nouveau départ et qui, de contrat en contrat gagnent juste assez bien leur vie pour n'avoir pas à affronter quinze ans plus tard la triste réalité: qu'ils ne savent rien faire d'autre.

Ou est-ce plus pénible encore d'avoir un talent certain, d'être reconnu et respecté par ceux qui ont atteint la cote d'amour avec moins d'inspiration, sans jamais tout à fait accrocher le grand public? C'est la réflexion qui m'est venue l'autre jour à la Ronde quand, passant devant le Bistrot, j'ai entendu Richard Huet qui s'énervait, comme il le fait chaque jour, un public qui semblait ravi de reprendre avec lui des airs connus.

Richard Huet a une voix belle et différente; il a écrit, à l'occasion, des chansons qui restent mémorables dont «La baie James»; il travaille en professionnel. Il n'a pas le physique d'un séducteur ou d'un chanteur de charme, me direz-vous? Fernand Gignac, Charles Aznavour ou Tony Bennett ne l'ont pas plus.

Il chante depuis vingt ans, il aura

37 ans le 3 septembre qui vient, et il n'a jamais roulé carrosse. Richard Huet est une vedette de la chanson, mais pour une raison indéfinissable d'alchimie entre lui et le grand public, il est réaliste de penser qu'il ne passera pas au rang des «grandes vedettes». Le temps joue contre lui.

Connaissant la candeur de Richard Huet, j'ai décidé de lui poser cette question que je n'oserais pas à d'autres dans la même situation que lui: comment accepte-t-on, quand on se sait aussi doué qu'il l'est, de rester au second rang, d'être vedette seconde et non pas première? Et pourquoi, alors, continuer?

Oui, il accepte son statut et même fort bien depuis deux ans, bien qu'il reconnaisse avoir traversé une forte période de découragement il y a trois ans alors qu'il se croyait voué à un circuit commercial qui le démoralisait, un circuit de cabarets qui lui permettait de mieux vivre qu'il ne l'avait fait de toute sa carrière mais où il se sentait broyé dans un engrenage. Il a même songé à tout abandonner pour aller travailler chez Direct Films. Puis lui est venue la chanson «Je crois en l'amour» et ce contrat à la Ronde qui l'ont sorti de sa déprime.

Après les salles enfumées et les braillards avinés, il dit avoir enfin trouvé le contact avec un public plus familial et chaleureux qui le découvre tel qu'il est vraiment: «J'ai eu tant de succès avec «la baie James» et on m'a tant vu à la télévision alors, qu'on a continué de garder de moi la même image: celle du chanteur à la tête de Jésus avec la barbe et les cheveux longs, alors que j'ai coupé tout cela depuis des années. Je refais communion avec un public restreint qui participe avec moi. Et je me suis rendu compte que je préfère chanter devant, et avec, cinquante personnes qui ont du «fun» que de risquer d'aller ennuyer 3000 spectateurs à la Place des Arts.

Son rêve n'est pas de faire de l'argent: il ne sait pas ce que c'est. Pendant des années de vaches maigres où la chanson ne le faisait plus vivre, il a été moniteur dans des terrains de jeux, gérant d'un magasin de disques, messenger au Canadien Pacifique. Il n'a pas un

sou devant lui. Il dit gagner juste assez pour payer son loyer et les nécessités de la vie. Son plus gros cachet fut de 4000\$ lors de sa deuxième visite à la baie James et il y a de cela dix ans. Il a l'impression que gagner dix mille dollars par année, c'est beaucoup.

Il a toujours voulu chanter, il a toujours su qu'il allait chanter, tout comme il est convaincu que son

destin lui réserve de grandes choses du côté de l'Italie... où il n'a pourtant jamais mis les pieds.

En résumé donc, il trouve normal de continuer et semble satisfait de son état de vedette deuxième catégorie. Mais, moi, je ne suis pas satisfait. Car Richard Huet n'est définitivement pas typique.

Il faudra que je repose ma question à quelqu'un d'autre! □

Il faudra délier sa bourse en même temps que sa ceinture

Ce sera à ma connaissance le festin gastronomique le plus coûteux jamais proposé à celles de nos fines bouches qui ont également un portefeuille bien garni. Le restaurateur René Varaud fondait il y a deux ans une filiale canadienne de l'Académie culinaire de Paris qui regroupe les plus grands noms de la cuisine mondiale dont Bocuse, Verger et les frères Troisgros et, ici, vingt-huit des plus grandes toques du pays comme Albert Schnell, Marcel Kretz et Jean Cayer.

Étant donné que l'Académie fête son centenaire par un grand festin à l'hôtel de ville de Paris, René Varaud a décidé par la même occasion d'offrir un grand dîner académique à l'Institut de l'Hôtellerie pour cent convives seulement qui auront droit, le 16 octobre prochain, au menu suivant:

—Escavons de caille glacés à l'Oyonnais (recette d'après Joseph Favre, fondateur de l'Académie).

—Consommé de homard aux quenelles sous feuille dorée (recette d'après monsieur Gouffe, cuisinier 1867).

—Blanc de flétan en habit vert au ragoût d'huîtres (recette

adaptée de monsieur Massialot, cuisinier 1691).

—Suprême de poulette de grains étuvée Albuféra (recette d'après monsieur Carène, cuisinier 1833).

—Granité au Calvados du pays d'Auge.

—Selle d'agneau en chevreuil farcie Prince Noir (recette d'après monsieur Montagné, cuisinier 1900).

—Foie gras mi-cuit sur salade doucette (hommage à Fernand Point).

—Carnaval de desserts (d'après Escoffier).

—Petites pâtisseries de soirée (d'après Darenne et Duval, pâtissier 1901).

Le tout arrosé successivement de champagne rosé à l'apéritif; de champagne Clos de Goisses; de champagne Taittinger; de champagne Cramant de Barancourt; de Puligny-Montrachet 1980; de Château Latour 1969; de Volnay Champans 1972; et de vieux Côteaux de Layon.

Le menu sera entièrement préparé par les chefs membres de l'Académie.

Le prix, tout compris, par personne: 250\$!

N'envoyez pas d'invitation à Richard Huet...

Le monde des chats de race pure

Certains collectionnent des timbres, d'autres, des voitures antiques ou des cartons d'allumettes et puis... d'autres encore occupent leurs loisirs en élevant des chats, des chiens, des oiseaux ou des poissons! Un jour ou l'autre tous ces collectionneurs exposeront leurs trésors et les éleveurs de bêtes n'y font pas exception. Les expositions félines et canines sont des événements importants dans la vie de ces éleveurs qui se déplacent considérablement pour y assister: Toronto, New York, Boston sont régulièrement sur leur itinéraire et parfois on va encore beaucoup plus loin. On profite d'un séjour en Floride (et même en Europe) pour y amener une bête...

Cette chronique et les quelques prochaines traiteront de cynophilie et de félinophilie, faisant le tour de ces étonnants mondes du chat et du chien, décrivant leurs activités et les règlements des compétitions.

On choisit un chat...

Les années 70 ont vu la popularité du chat monter en flèche et ce, tant du point de vue des chats de race pure que des chats sans pedigree. Le phénomène s'expliquait facilement: les chats exigent peu de leur maître et s'accommodent parfaitement à la vie en appartement. Les chats n'obligent pas leur propriétaire trop occupé à une randonnée quotidienne ou biquotidienne, ils sont propres, se disciplinent aisément (en général) et se montrent bons compagnons. Il ne fait pas de doute d'autre part, que les lois de plus en plus rigides des municipalités qui ne permettent plus aux animaux d'être laissés libres et qui imposent aux propriétaires récalcitrants de sérieuses amendes, ont encouragé les amateurs d'animaux à se procurer un chat plutôt qu'un chien. Les chiens seront sans doute et pour longtemps quand même «le meilleur ami de l'homme» et aussi le choix des familles possédant leur propre maison. Mais de plus en plus d'adeptes consacrent tout leur temps libre à l'élevage planifié du chat et c'est là strictement un 'hobby', un passe-temps car bien rares sont ceux qui arrivent seulement à compenser leurs frais par la vente de quelques rares chatons. Ces déboursés sont élevés: frais d'enregistrement des portées, des chatons, inscriptions aux compétitions, honoraires vétérinaires, déplacements, etc.

Déclin depuis 1980

Si les compétitions félines et canines ont connu une certaine baisse d'assistance depuis 1980, il semble que la situation économique que l'on blâmait alors, soit meilleure et pour les comités organisateurs et pour les exposants, car nombreuses sont les exposi-

tions félines déjà prévues pour la saison automnale entre Québec et Toronto (voir liste ci-dessous) sans parler des nombreuses autres qui auront lieu chez nos voisins du sud.

Les associations félines

Le monde du chat est plus complexe dans son organisation que celui du chien car plusieurs associations gouvernent la félinophilie. Bien qu'il n'existe qu'une seule Association féline reconnue au Canada, on en dénombre quelque sept aux États-Unis dont certaines sont aussi présentes au Canada par l'entremise de clubs affiliés. Ces associations tiennent des registres et des livres d'origine des lignées et des races et décernent les certificats d'enregistrement. Elles régissent des compétitions félines tenues sous leurs auspices, coordonnent leurs clubs affiliés, voient à l'entraînement des juges qualifiés et publient des revues ou des bulletins d'information. C'est sous l'égide de la CANADIAN CAT ASSOCIATION (CCA) que sont organisées la plupart des compétitions du Québec dont elle compilera les gains et victoires des compétiteurs pour en déterminer à la fin de la saison (1er mai au 30 avril de l'année suivante) les meilleurs chats canadiens. Aux États-Unis, c'est la Cat Fancier's Association (CFA) qui domine toutes les autres associations: elle sanctionne plus de 300 compétitions à travers les États américains tout en étant très présente au Canada et au Japon. Elle possède un club affilié à Montréal (club Alouette) qui présente son exposition biannuelle le 4 septembre au Centre commercial Place Longueuil. Une autre association qui prend de plus en plus d'importance est «The International Cat Association» (TICA) qui née, il n'y a que cinq ou six ans, d'un conflit avec l'association-mère (American Cat Fanciers Association, compte de nombreux clubs autant aux USA que dans l'Ouest canadien ou au Japon. Une autre association dont les activités se tiennent plutôt en Nouvelle-Angleterre avec quelques ramifications dans l'ouest américain est la Cat Fanciers Federation (CFF). Les autres associations américaines sont l'American Cat Association (ACA), la Crown Cat Fanciers Federation (CCFF) et la United Cat Federation (UCF).

Un éleveur peut enregistrer son élevage et ses chats dans chacune des associations ou peut choisir selon sa région de les inscrire dans deux, trois ou quatre associations. La plupart des éleveurs québécois enregistrent leurs chats à la CCA et à la CFA.

Les clubs félines

C'était inévitable, les amateurs devaient se réunir afin de connaître davantage le chat en général et

promouvoir leur élevage. C'est ainsi que les clubs félines sont nés et le Québec en compte quelques-uns. Les activités varient certes au sein des différents clubs mais leur activité principale demeure encore l'organisation des compétitions. Un des clubs les plus importants de la région de Montréal est le Club félin de Montréal qui en plus des compétitions offre aussi à ses membres, éleveurs ou simples amateurs, des conférences mensuelles sur des sujets qui les touchent. (Renseignements: Mme Lise Arrelle, 8529 Des Belges, Montréal, H2P 2B5, Tél.: 387-8891).

Les compétitions

Une exposition de chats est avant tout une compétition où des éleveurs ont l'occasion de présenter leurs plus beaux spécimens afin de leur permettre de se mériter les titres de champion ou de grand champion. Mais il n'est pas nécessaire de posséder un chat de race pure pour y passer du bon temps car on peut aussi y présenter des chats de pures gouttières.

Les compétitions félines à venir:

- Dimanche le 21 août: présentée à Maniwaki (Cité étudiante) par le Club félin de Montréal (CCA). Inscriptions acceptées jusqu'à demain soir dimanche. Renseignements: Marie Ferguson, 4956 Coolbrook, Montréal, H3X 2K9, (514) 489-8174 ou Gilles Dextradeur, 309, boul. Desjardins, Maniwaki (819) 449-2300.
- Dimanche le 28 août: Place Versailles, Montréal, par le Club félin Prestige (CCA). Renseignements: Micheline Daraiche, 4814 rue Fabre, Montréal, H2J 3W2. Tél.: (514) 523-6889.
- Dimanche le 4 septembre: Place Longueuil, 825 ouest, rue St-Laurent, Longueuil, présentée par le Club félin Alouette (CFA) Rens.: Lise Talbot, 8697 est, boul. Gouin, Montréal, H1E 2P6. Tél.: (514) 648-0603.
- Dimanche le 25 septembre: Centre Commercial 2000, 3195 boul. St-Martin O., Laval, présentée par le Club félin Nordique. Rens.: Johanne Lemieux, 8580-23ième Avenue, Montréal, H1Z 3Y2. Tél.: 727-8882 ou 731-2214.
- Dimanche le 9 octobre: présentée par le Club félin du Québec métropolitain dans la ville de Québec. Renseignements: Lise Bédard, 4594 Notre-Dame, St-Augustin de Desmaures. Tél.: (418) 878-2714.
- Dimanche le 16 octobre: à Kingston, Ontario, présentée par le Club Limestone. Renseignements: Johanne Bombard, 279 Mowat Ave, Kingston Ont. K7M 101, Tél.: (613) 549-0338.
- Dimanche le 30 octobre: à Ottawa, Ont. Présentée par le National Capital Cat Club. Renseignements:

NOS AMIES LES BÊTES



Dr Louise Laliberté

Penny Pearce, 67 Burnetts Grove Circle, Nepean, Ont. K2J 1Y9. Tél.: (613) 825-4229.

• Dimanche le 13 novembre: pré-

sentée par le Club félin Prestige à l'hôtel Mont-Royal, 1455 rue Peel, Montréal. Renseignements: Lise Arrelle, 8529 Des Belges, Montréal, H2P 2B5. Tél.: (514) 387-8891.

• Dimanche le 27 novembre: LE NOËL des chats présenté par le Club félin de Montréal: compétition et résultat d'un concours de dessin pour enfants au centre commercial Place Rosemère, 401 boul. Labelle, Rosemère. Renseignements: Lise Talbot, 8697 est, boul. Gouin, Montréal, H1E 2P6. Tél.: (514) 648-0603. □

CADEAUX DU MONDE ENTIER

C'est agréable de cuisiner avec les articles de

Caplan-Duval

TAGUS COPPERWARE

ÉCONOMISEZ

50%

MOLDS SKILLETS CASSEROLES KETTLES

Caplan-Duval

6700 Côte-des-Neiges (Plaza Côte-des-Neiges) 735-3633

Sans frais: 1-800-361-6482

5800 boul. Cavendish (Mail Cavendish) 489-5761

Je garde toujours en cuisine un pot de miel. Ayant «une dent sucrée», j'aime, sous l'inspiration du moment, créer un petit dessert en vitesse. Le miel date de la préhistoire et dans l'antiquité, il remplaçait le sucre. Qu'on le mange tel quel ou incorporé à d'autres ingrédients, le miel satisfait toujours «une dent sucrée».

CUISINER



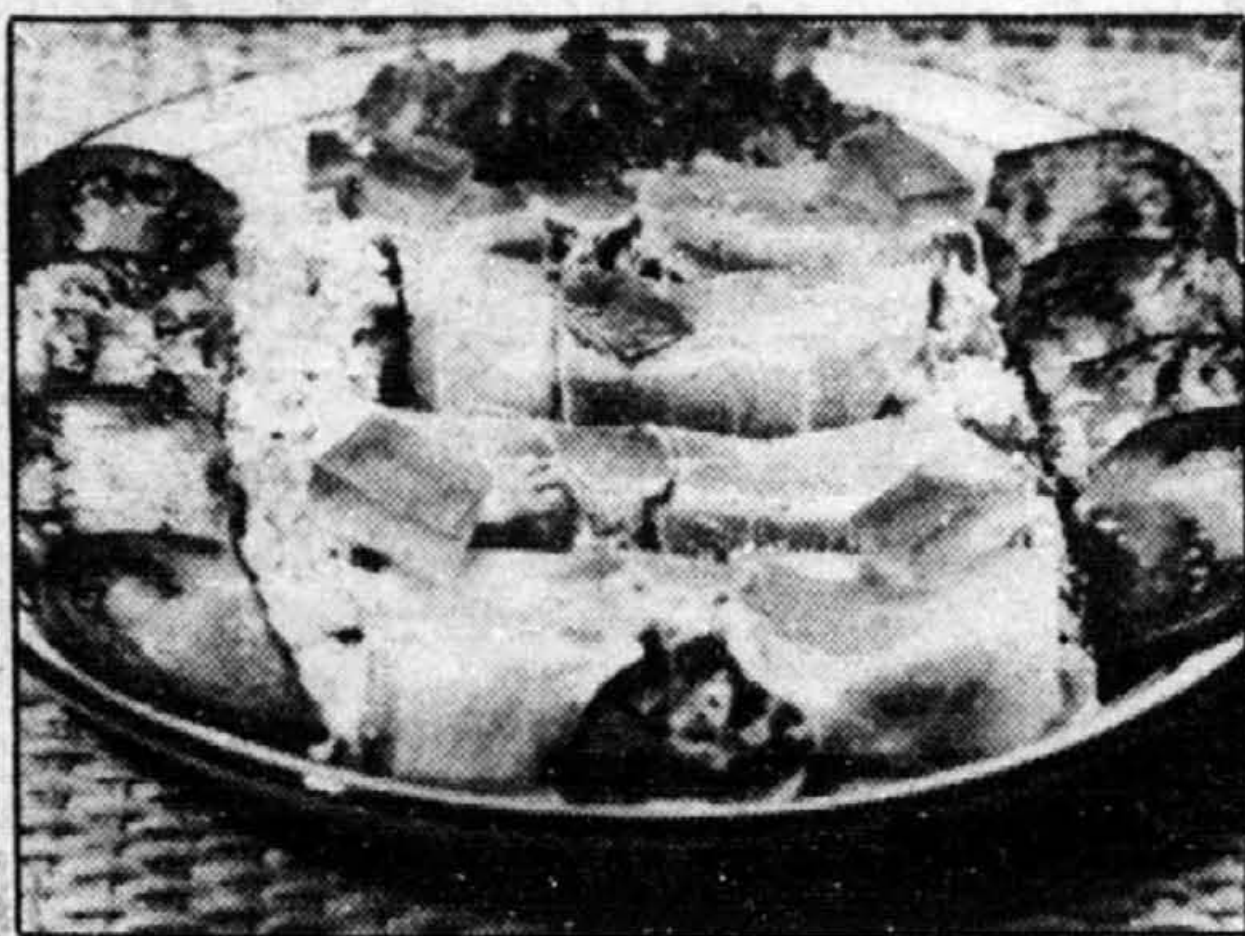
Pol Martin

1. Jambon roulé et salade de légumes

(pour 4 personnes)

8 tranches de jambon cuit
125 mL (½ tasse) de carottes coupées en petits dés
125 mL (½ tasse) de pommes de terre coupées en petits dés
125 mL (½ tasse) de piments verts coupés en petits dés
125 mL (½ tasse) de piments rouges coupés en petits dés
15 mL (1 c. à soupe) de persil haché
5 mL (1 c. à thé) de poudre de cari
45 mL (3 c. à soupe) de mayonnaise
2 sachets de gélatine sans saveur Knox
750 mL (3 tasses) de bouillon de poulet chaud
1 blanc d'oeuf battu très légèrement
1 coquille d'oeuf
Quelques gouttes de jus de citron
Sel et poivre

1) Verser le bouillon de poulet dans une petite casserole et l'amener au point d'ébullition. (Ne pas faire bouillir.)
2) Ajouter le blanc d'oeuf et la coquille; mélanger avec une fourchette et faire mijoter de 4 à 5 minutes.
3) Retirer la casserole du feu et passer le liquide lentement dans une passoire contenant un coton fromage.
4) Transvider le bouillon dans une casserole et ajouter la gélatine; faire mijoter à feu doux de 4 à 5 minutes.
5) Verser les ¾ du liquide dans un plat à rôtir et faire prendre la gélatine au réfrigérateur.
6) Mettre les carottes et les pommes de terre dans une casserole contenant 375 mL (1½ tasse) d'eau bouillante salée; faire cuire 5 minutes.



7) Ajouter le reste des légumes et les faire cuire 3 minutes.
8) Placer la casserole sous l'eau froide pour arrêter la cuisson des légumes. Egoutter, assécher et mettre les légumes dans un bol.
9) Ajouter la mayonnaise, le sel, le poivre, la poudre de cari, le persil et le jus de citron; incorporer le tout.
10) Ajouter 30 mL (2 c. à soupe) du restant de gélatine; mélanger le tout.
11) Placer 30 mL (2 c. à soupe) du mélange de légumes sur chaque tranche de jambon.
12) Rouler les tranches et les badigeonner de gélatine. Placer le tout au réfrigérateur.
13) Badigeonner les rouleaux 2 fois pendant cette période.
14) Placer les rouleaux de jambon sur un plat de service. Garnir de tomates tranchées.
15) Retirer la gélatine qui se trouve dans le plat à rôtir et la couper en petits cubes.
16) Décorer les rouleaux de cubes de gélatine. Servir.

Jambon roulé, pasta et bouchées de miel



2. Pasta et nectarines

(pour 4 personnes)

1 paquet de fettucini
2 nectarines lavées et coupées en quartiers
15 mL (1 c. à soupe) de beurre fondu
45 mL (3 c. à soupe) de beurre
45 mL (3 c. à soupe) de farine
2 échalotes hachées
1 gousse d'ail écrasée et hachée
500 mL (2 tasses) de bouillon de poulet chaud
250 mL (1 tasse) de lait chaud
2 mL (¼ c. à thé) de muscade
15 mL (1 c. à soupe) de persil haché
125 mL (½ tasse) de fromage parmesan râpé
Sel et poivre

1) Faire cuire les fettucini selon le mode d'emploi sur le paquet. Egoutter et mettre de côté.
2) Faire chauffer le beurre dans une petite casserole à feu moyen. Dès que le beurre est fondu, ajouter les échalotes et l'ail; faire cuire 2 minutes.
3) Ajouter la farine et mélanger le tout. Faire cuire 2 minutes.
4) Ajouter le bouillon de poulet et le lait chaud; remuer le tout avec un fouet.
5) Ajouter la muscade et faire mijoter de 7 à 8 minutes.
6) Mettre les fettucini égouttés dans une grande casserole. Ajouter le beurre fondu et mélanger le tout.
7) Ajouter les nectarines et la sauce; parsemer de persil haché et mélanger le tout avec une fourchette; faire mijoter de 2 à 3 minutes.
8) Parsemer de fromage râpé et servir.

3. Bouchées de miel

(pour 4 personnes)

175 mL (¾ tasse) de noix hachées
125 mL (½ tasse) de noix de coco râpée
75 mL (⅓ tasse) de miel liquide
5 mL (1 c. à thé) de cannelle
Une pincée de muscade
1 paquet d'enveloppes Won Ton* (de commerce)
Sucre à glacer
Huile d'arachide pour la friture chauffée à 190° C (375° F)

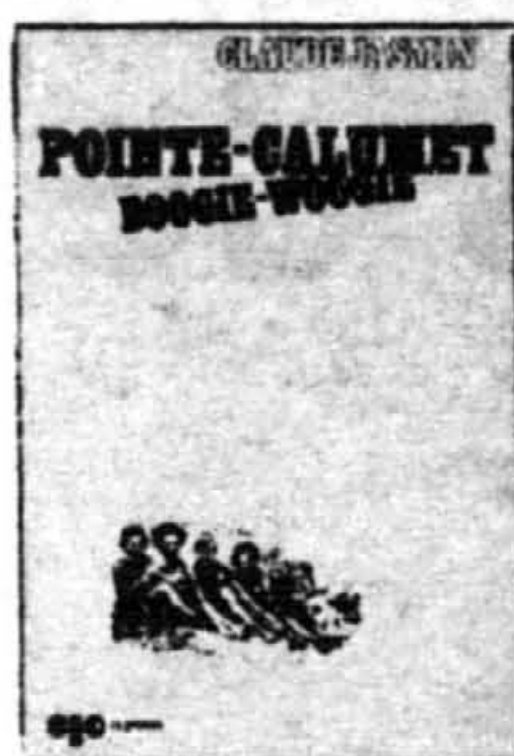
1) Dans un bol, bien mélanger les noix, la noix de coco râpée, le miel et les épices.
2) Placer 5 mL (1 c. à thé) de farce sur chaque enveloppe Won Ton.
3) Mouiller les pourtours de la pâte avec de l'eau froide. Replier l'enveloppe sur elle-même pour former un triangle.
4) Bien sceller les triangles pour empêcher la farce de sortir pendant la cuisson.
5) Plonger le tout dans l'huile chaude et faire cuire pendant 2 minutes.
6) Egoutter et saupoudrer de sucre à glacer. Servir.



Lectures de vacances pour tous les goûts aux Éditions La Presse



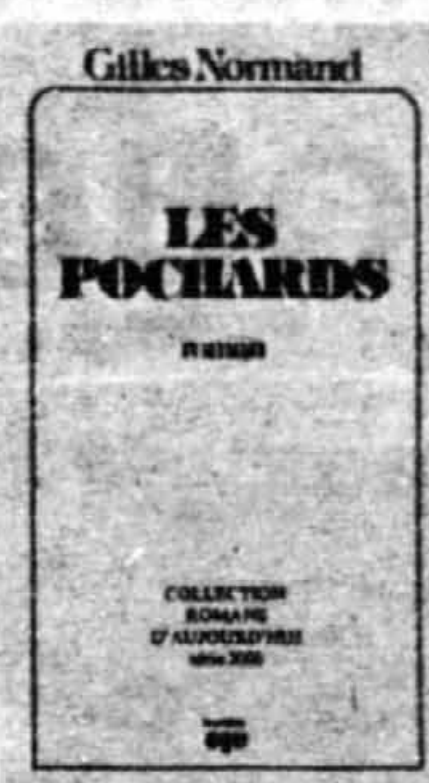
Collection 10/10
La petite patrie
Claude Jasmin
La petite patrie, c'est la première, celle qui a abrité l'enfance. Claude Jasmin la décrit.
160 pages



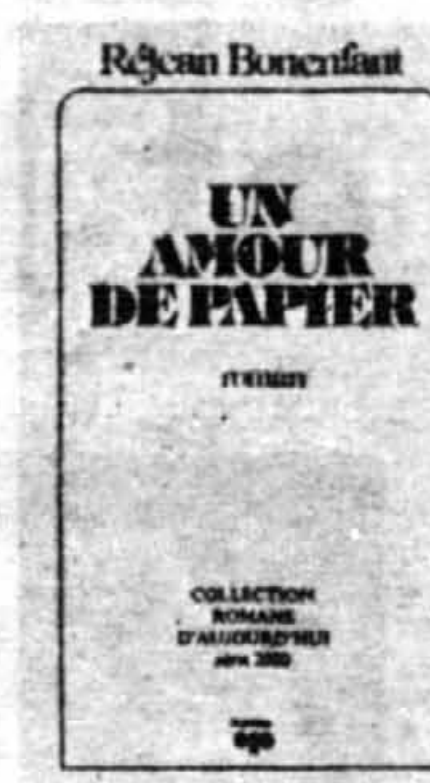
Pointe-Calumet Boogie-Woogie
Claude Jasmin
Suite de *La petite patrie*, l'oeuvre à grand succès de Claude Jasmin.
136 pages



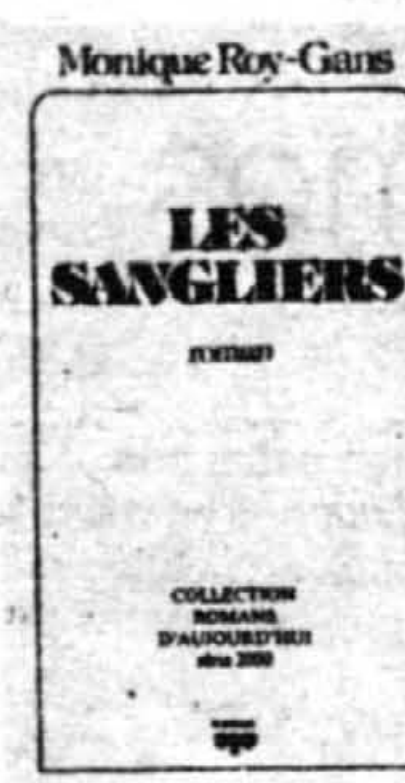
Histoires édifiantes
Madeleine Ferron
Neuf récits tout imprégnés des particularismes, des nuances et des sons qui témoignent de l'originalité de la Beauce.
160 pages



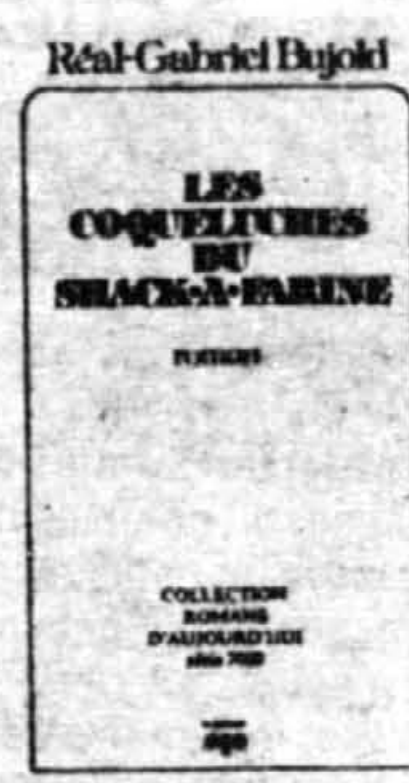
Série 2000
Les Pochards
Gilles Normand
Un premier roman explosif de vérité humaine.
208 pages



Série 2000
Un Amour de papier
Réjean Bonenfant
Un amour fou, fou, fou... par personnages superposés.
208 pages



Série 2000
Les Sangliers
Monique Roy-Gans
Une romancière, une mystérieuse visiteuse, un affrontement. Réalité ou fiction?
208 pages



Série 2000
Les coqueluches du Shack-à-farine
Réal-Gabriel Bujold
Une fantaisie échevelée dans le pittoresque paysage gaspésien.
192 pages



Collection 10/10
Un dieu chasseur
Jean-Yves Soucy
Un roman d'une grande force, deux fois primé.
224 pages



L'enfiropapé
Yves Beauchemin
L'histoire d'un gars qui, devenu révolutionnaire malgré lui, se venge de la société en enlevant un député. C'est la crise d'octobre...
260 pages



L'été du Grizzly
André Vacher
L'histoire vécue d'une semaine d'effroi dans la région de Banff.
200 pages



Les Plouffe
Roger Lemelin
Ce roman, qui a fait l'objet d'une série télévisée et d'un film grandiose, évoque chez nous des résonances toutes particulières.
295 pages



L'Eugénie
Louky Bersianik
Le premier grand roman téniste québécois.
400 pages



La louve de Kaniapiskau
André Vacher
Le second roman d'André Vacher, consacré aux premiers habitants du pays de la baie James.
184 pages



Maria Chapdelaine
Louis Hémon
Texte intégral de l'oeuvre de Louis Hémon, illustré de nombreuses photos tirées du film de Gilles Carle.
176 pages



La tourbière
Normand Rousseau
L'histoire d'une famille et de l'angoisse qu'elle vit dans le voisinage inquiétant d'une tourbière.
192 pages

Offre spéciale aux abonnés de LA PRESSE — 20% de rabais

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s) par un crochet:

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() La petite patrie 10/10	4,95 \$	3,95 \$
() Pointe-Calumet Boogie-Woogie	3,50 \$	2,80 \$
() Histoires édifiantes	9,95 \$	7,95 \$
() Les pochards, série 2000	6,95 \$	5,55 \$
() Un amour de papier, série 2000	6,95 \$	5,55 \$
() Les sangliers, série 2000	6,95 \$	5,55 \$
() Les coqueluches du shack-à-farine, série 2000	6,95 \$	5,55 \$
() Un dieu chasseur 10/10	4,95 \$	3,95 \$
() L'enfiropapé	9,95 \$	7,95 \$
() L'été du Grizzly	9,95 \$	7,95 \$
() Les Plouffe	9,95 \$	7,95 \$
() L'Eugénie	13,95 \$	11,15 \$
() La louve de Kaniapiskau	7,50 \$	6,00 \$
() Maria Chapdelaine	9,95 \$	7,95 \$
() La tourbière	4,50 \$	3,60 \$
() Moi, mon corps, mon âme, Montréal, etc.	6,50 \$	5,20 \$

IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/Card ☐ N°

VISA ☐ N°

N° d'abonné de LA PRESSE

À retourner aux:
Éditions La Presse, Ltée
7, rue St-Jacques, Montréal, Québec
H2Y 1K9

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TÉL.....

TOTAL ci-joint.....

(plus 1 \$ pour frais de poste et manutention)

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9h à 16h.

Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

En vente également dans toutes les librairies.



Moi mon corps mon âme
Montréal, etc.
Roger Fournier
Le roman qui a inspiré le film *Au revoir, à lundi* mettant en vedette l'actrice québécoise Carole Laure.

ACC Membre de l'Association des éditeurs canadiens